
La maison Thomas-Brunet

187, chemin du Cap-Saint-Jacques



Service de la mise en valeur du territoire et du patrimoine
Bureau du patrimoine, de la toponymie et de l'expertise

La maison Thomas-Brunet

187, chemin du Cap-Saint-Jacques

Janvier 2008

Montréal 

ÉTUDE RÉALISÉE PAR LE SERVICE DE LA MISE EN VALEUR DU TERRITOIRE ET DU PATRIMOINE

Bureau du patrimoine, de la toponymie et de l'expertise

Céline Topp, directrice

Isabelle Dumas, chef de division

Gilles Dufort, chef de division

Denise Caron, historienne

Recherche, texte, photographies (2007), conception et mise en page

Service de la mise en valeur du territoire et du patrimoine

Bureau du patrimoine, de la toponymie et de l'expertise

REMERCIEMENTS

Pour les commentaires et les échanges de points de vue:

Gilles Dufort, chef de division au Bureau du patrimoine, de la toponymie et de l'expertise

Jean Doré, architecte au Bureau du patrimoine, de la toponymie et de l'expertise

Gilles Lauzon, historien au Bureau du patrimoine, de la toponymie et de l'expertise

Pour les informations fournies sur Sainte-Geneviève et l'île Bizard :

Marc Locas

Élaine Labastrou

À la révision :

Renée Lacombe, au Bureau du patrimoine, de la toponymie et de l'expertise

Table des matières

Le contexte du mandat	6
Les différentes sources	7
La terminologie	8
Les abréviations	9

Première partie : La maison rurale à mur-pignon découvert

1	De mur coupe-feu à mur-pignon découvert	13
2	Les murs coupe-feu de la maison urbaine montréalaise	16
3	L'origine de la maison rurale à mur-pignon découvert : les principales interprétations	19
4	La maison rurale à mur-pignon découvert : l'image projetée	30
5	Les caractéristiques d'origine	33
6	Le chaînon manquant : la maison Jacques-Richer-dit-Louveteau	42
7	Les indices pour identifier une maison à mur-pignon découvert modifiée	49
8	La distribution géographique	52
9	Les maisons à mur-pignon découvert modifiées	56

Deuxième partie : La maison Thomas-Brunet

1	Les principaux occupants	66
2	Charles Brunet, maître maçon	79
	Bibliographie	99

Le contexte du mandat

Dans le cadre de la politique du patrimoine, le Bureau du patrimoine, de la toponymie et de l'expertise a réalisé une étude portant sur l'inventaire patrimonial des bâtiments situés dans les neuf Parcs-nature de l'Île de Montréal et a évalué, de concert avec la Direction des sports, des parcs et des espaces verts du Service du développement culturel, de la qualité du milieu de vie et de la diversité ethnoculturelle, la pertinence d'accorder un statut patrimonial à certains bâtiments localisés dans ces Parcs-nature, conformément aux dispositions de la Loi sur les biens culturels. Suite à cet inventaire et cette analyse, il a été recommandé de citer monument historique plusieurs bâtiments dont la maison Thomas-Brunet.

Dans ce contexte, le Bureau du patrimoine, de la toponymie et de l'expertise désire compléter la recherche sur la maison de ferme construite pour Thomas Brunet et l'importante adjonction de 1928 commandée par James Baumann Peck. L'étude qui suit vise à valider les dates de construction, identifier les propriétaires constructeurs, les propriétaires et occupants significatifs ainsi que les concepteurs et leur œuvre.

Étant donné les éléments qui ont été découverts au cours de cette recherche, la présente étude jettera un éclairage nouveau sur la maison en pierre dite à mur coupe-feu et sa place dans l'évolution de la maison rurale sur l'île de Montréal et sa région.

Les différentes sources

Les actes notariés, les registres paroissiaux, les recensements, les annuaires Lovell ainsi que les plans anciens sont les principales sources d'information traditionnelles qui permettent de trouver les informations sur un bâtiment : la date de construction, le propriétaire-constructeur, le concepteur, les occupants, les fonctions successives, etc.

Pour connaître la date de construction et les occupants significatifs des maisons isolées en zone rurale, les actes notariés qui colligent les transactions intervenant sur un immeuble sont généralement les principaux documents consultés. Pour ce type de maison, ils ne donnent que des approximations du genre *vers* ou encore *entre une date et une autre*. L'écart peut parfois s'échelonner sur quelques décennies. Aussi, dans les actes notariés, on peut trouver des marchés de construction permettant de préciser une date de construction beaucoup plus clairement mais ils sont malheureusement rares. Enfin, les recensements et les registres paroissiaux donnent différents types d'information sur les métiers des occupants et les grands événements de la vie de ces individus.

Les plans anciens des XIX^e et XX^e siècles donnent aussi des informations. Souvent, elles sont approximatives pour les constructions en zone rurale dans l'ouest de l'île de Montréal. Ces plans ont été réalisés de façon ponctuelle et donnent des informations fort différentes d'un plan à l'autre. Les photos aériennes peuvent aussi être utiles; elles sont plus sûres et donnent beaucoup d'informations, mais elles ne touchent que le XX^e siècle.

Pour étudier la maison Thomas-Brunet et la comparer à d'autres maisons du même type, les sources les plus importantes ont été les bâtiments eux-mêmes. Dans ce cas-ci, le bâtiment a fourni des informations essentielles qui n'étaient pas contenues dans les actes notariés.

Outre ces informations historiques, la lecture de plusieurs maisons du secteur a permis de changer notre perception sur l'importance des maisons dites à mur coupe-feu en zone rurale et de mettre au point une façon de repérer ce type de maison malgré des modifications parfois importantes apportées au fil du temps.

Les abréviations

BAnQ.	Bibliothèque et archives nationales du Québec
CUM	Communauté urbaine de Montréal
MJ-BPD.	Ministère de la justice. Bureau de la publicité et des droits
VM-GDA.	Ville de Montréal. Gestion des documents et archives
VM-SMVTP-BPTE.	Ville de Montréal. Service de la mise en valeur du territoire et du

La terminologie

Au cours de cette étude, les termes *corbeau* ou *console* seront utilisés fréquemment. L'un et l'autre terme ont le même sens. Dans les textes anciens toutefois, on rencontre plutôt le terme console pour désigner cet élément architectural. Voici quelques définitions données par deux auteurs, l'un français, Jean-Marie Pérouse de Montclos, et l'autre québécois, Yves Laframboise.

Source : Jean-Marie Pérouse de Montclos, *Architecture, Méthode et vocabulaire*

CONSOLE (iii. 1) : Organe en surplomb portant une charge et s'inscrivant dans un triangle rectangle dont l'hypoténuse donne approximativement le tracé de la face, habituellement galbée en talon : les côtés de la console sont sensiblement parallèles ; sa hauteur est nettement plus grande que sa largeur. Le développement en hauteur distingue la console du corbeau : celle-ci est souvent formée de plusieurs assises. p. 121 (édition originale)



1

Corbeau ou console

Maison Thomas-Brunet
187, chemin du Cap-Saint-Jacques

CORBEAU (iii. 1) : Pierre, pièce de bois ou de métal, de section verticale carrée ou rectangulaire, partiellement engagée dans un mur et portant une charge par sa partie saillante. L'extrémité du corbeau est quelquefois galbée. p. 122 (édition originale)

MODILLON (iii. 2) : Petit support de forme quelconque placé sous une corniche : le modillon n'est souvent qu'un élément de modénature et non de structure comme le corbeau. p. 122 (édition originale)



2

Modillons

Maison à Trois-Rivières

* * *

Source : Yves Laframboise, *L'architecture traditionnelle au Québec. La maison aux 17 et 18^e siècles*

CORBEAU (iii. 1) : Pièce de bois ou de pierre dont une extrémité est engagée dans le mur et l'autre est en saillie par rapport au nu de ce mur. Le corbeau supporte une charge quelconque, par exemple une dalle. Dans l'usage, on emploie indistinctement corbeau et console. p. 101

CONSOLE (iii. 1) : Pièce de menuiserie ou de maçonnerie en excédent par rapport aux murs. La console supporte une pièce d'architecture comme une corniche ou une dalle. p. 99

Première partie

La maison rurale à mur-pignon découvert



Maison Basile-Routhier
Exemple de maison rurale de la région de Montréal
Saint-Placide

La Communauté urbaine de Montréal (CUM.) publiait en 1986 l'un des 12 volumes de la collection du *Répertoire d'architecture traditionnelle sur le territoire de la Communauté urbaine de Montréal* qui s'intitule *Architecture rurale*. Il s'agit pour l'instant de la publication la plus complète sur le sujet pour l'île de Montréal et l'île Bizard. Ce livre répertorie plus de 125 bâtiments sur ce territoire : maisons de ferme, maisons villageoises, maison construite pour un *gentleman farmer* (maison Smith) et moulins. La plus ancienne construction qui y est recensée date des environs de 1670 et la plus récente de 1909. Le *Répertoire* de la CUM souligne la difficulté d'identifier les influences et les caractéristiques de l'architecture rurale, d'autant plus que presque tous ces bâtiments ont subi des transformations importantes rendant leur lecture difficile. (CUM, p. XIII) De plus, leur datation est souvent problématique. Dans l'introduction, la CUM s'attache avec prudence à décrire quelques éléments de cette architecture : pente du toit, ouvertures, larmiers, cheminées, matériaux, etc. Sauf exception basée sur des photos anciennes, rien ne permet de connaître l'apparence des bâtiments à leur origine.

Ce livre souligne la rareté des survivantes de ces maisons rurales. « Si l'on considère qu'en 1731 on recensait 1 047 terres sur l'île de Montréal et que la très forte majorité d'entre elles ont connu plusieurs constructions successives ou fait l'objet de subdivisions, on peut estimer à au moins 5 000 le nombre de maisons rurales qui ont existé à un moment ou à un autre sur le territoire de la Communauté »¹. Pour l'étude actuelle, ce répertoire sert de base pour la comparaison des maisons en pierre.

En 2007, un inventaire a été produit par le Bureau du patrimoine, de la toponymie et de l'expertise. Celui-ci se base plutôt sur la fonction d'origine. Il restreint son analyse aux anciennes maisons de ferme, éliminant ainsi des maisons isolées n'ayant pas une fonction agricole, comme la maison Simon-Fraser par exemple. Près de 170 maisons ont été ainsi retenues.

D'autres livres ont été publiés sur le sujet de la maison traditionnelle sur l'ensemble du territoire québécois. Certains auteurs sont bien connus et servent toujours de référence: Ramsay Traquair, Georges Gauthier-Larouche, Gérard Morisset, Robert-Lionel Séguin, Jean-Claude Marsan, Michel Lessard, Yves Laframboise. Malgré toutes ces études, la compréhension de l'évolution de la maison isolée construite sur l'île de Montréal en est encore à ses débuts.

La présente étude permet notamment de jeter la lumière sur un type de maison rurale montréalaise isolée : la maison en pierre à mur-pignon découvert jusqu'à maintenant identifiée comme une maison à mur coupe-feu.

¹ Communauté urbaine de Montréal. *Architecture rurale*, p. XIII.

De mur coupe-feu à mur-pignon découvert

La maison identifiée comme étant à *mur coupe-feu* dans plusieurs des livres consultés porte à confusion quand il s'agit de maisons isolées en zone rurale et villageoise. Le mur coupe-feu décrit en effet une fonction inexistante en zone rurale.

Quelques définitions d'un mur coupe-feu

Yves Laframboise, dans *L'architecture traditionnelle au Québec. La maison aux 17^e et 18^e siècles*, décrit un *coupe-feu* comme suit : « Exhaussement ou saillie d'un mur pignon au-dessus du toit : « les coupe-feu des deux cotés à environ 18 pouces au dessus de la couverture... » (QQAN, Minutier de J.-B. Deschamay, Marché, 12 juin 1758) ». ¹ (iii. 3) Cette définition, généralement acceptée au Québec, limite la description du mur coupe-feu au seul exhaussement du mur, ce qui est loin d'en être la principale caractéristique.

**3**

Maison isolée à *mur coupe-feu* en zone rurale

Maison Antoine-Brousseau
2273, boulevard Guoin Est

¹ Yves Laframboise. *L'architecture traditionnelle au Québec. La maison aux 17^e et 18^e siècles*, p. 105.

Michel Lessard et Huguette Marquis dans l' *Encyclopédie de la maison québécoise* définissent le mur coupe-feu ainsi :

Mur de brique épais débordant la toiture (exhaussement) destiné à empêcher la propagation des incendies. Ce mur devient une nécessité dans les suites de maisons urbaines à murs mitoyens du Québec du XVIII^e et du XIX^e siècles. C'est un élément qui caractérise bien le paysage architectural de nos vieux quartiers.² (ill. 4)

Les auteurs limitent leur définition à la fonction en zone urbaine.



4
Exemple d'un mur coupe-feu mitoyen en zone urbaine
Place Jacques-Cartier

Le glossaire des termes de construction publié par la Société centrale d'hypothèque et de logement décrit un mur coupe-feu comme suit :

Un genre de séparation coupe-feu de construction incombustible qui subdivise un bâtiment en aires limitées comme protection contre l'incendie ou sépare les bâtiments adjacents de manière à résister à la propagation des flammes, et qui a une cote de résistance au feu telle qu'elle est prescrite, et une stabilité de construction qui reste intacte dans des conditions d'incendie pour le temps requis de la cote de résistance.³

² Michel Lessard et Huguette Marquis. *Encyclopédie de la maison québécoise. 3 siècles d'habitations*, p. 694.

³ *Glossaire des termes de construction*, p. 34.

Description de murs dits coupe-feu à l'époque de la construction de la maison Thomas-Brunet

Des marchés de construction pour des maisons isolées en zone rurale ont été consultés dans le cadre de cette étude. Ils s'échelonnent de 1823 à 1831 et concernent le maçon Charles Brunet, constructeur de la maison Thomas-Brunet. C'est à partir de ces marchés que les informations qui suivent ont été puisées.

La mention *mur coupe-feu* n'est jamais utilisée dans les marchés consultés. Un marché de construction du 14 juin 1824 nous donne un indice concernant la façon de décrire cette partie du bâtiment. Le propriétaire Louis Laurain de Saint-Martin de l'île Jésus (aujourd'hui Laval) signe un marché de construction avec le maçon Charles Brunet. Laurain souhaite que le toit de sa maison soit à croupes. Pour que ce soit clair, il explique comment cela ne doit pas être : « il n'y aura point d'*exhaussement* c'est à dire qu'elle (la maison) sera en croupe »⁴. Cette information est précieuse. Elle montre que pour expliquer ce qu'il veut dire le menuisier Laurain oppose la maison à croupes à celle qui possède un exhaussement. Elle nous donne la terminologie utilisée par les gens de métier et nous indique que cet exhaussement semble être la norme en 1824 puisque le propriétaire signifie qu'il veut échapper à une façon de faire comprise par les deux parties.

Nouvelle terminologie : la maison à mur-pignon découvert

Le livre *Architecture. Méthode et vocabulaire* de Jean-Marie Pérouse de Montclos est la référence dans le domaine du vocabulaire architectural en français. Ce livre ne mentionne jamais *mur coupe-feu*. Pour lui, il ne semble pas que ce soit un terme architectural. Dans la rubrique sur les parties de mur, il décrit divers types de mur-pignon.

Pignon, *n.m.* Partie supérieure d'un mur-pignon ou d'un mur-de-refend parallèle aux fermes, correspondant à la hauteur du comble. Comme les fermes, le pignon porte habituellement les versants; mais il peut aussi se prolonger au-dessus des versants : suivant le cas, il est dit COUVERT ou DÉCOUVERT.⁵

Étant donné ce qui précède, et pour éviter toute confusion, la terminologie pour décrire ce type de mur sera directement tirée de Pérouse de Montclos. Dans cette étude, les maisons isolées avec un mur pignon surhaussé seront désignées comme *maisons à mur-pignon découvert*.

⁴ Dans *Architecture. Méthode et vocabulaire*, Pérouse de Montclos décrit un toit à deux versants « Toit à deux longs-pans terminé à ses extrémités par des pignons ou des croupes. Plus spécialement, cette expression désigne un toit terminé par des pignons par opposition au TOIT À CROUPES. Les versants couvrent les pignons ou butent à leurs extrémités derrière ceux-ci. » p. 156. Pour décrire un toit à deux versants, Pérouse de Montclos l'oppose à un toit à croupes.

⁵ Jean-Marie Pérouse de Montclos. *Architecture. Méthode et vocabulaire*, p. 176.

Murs coupe-feu de la maison urbaine montréalaise

(XVII^e, XVIII^e et début du XIX^e siècles)

Une étude en cours, produite par les historiens Alan Stewart et Valérie D'Amour, porte sur la maison urbaine montréalaise façon Nouvelle-France. Elle traite des caractéristiques architecturales d'origine de ces maisons qui sont situées dans le Vieux-Montréal. Pour en établir le portrait, les auteurs se basent sur les différentes ordonnances concernant la réglementation dans la construction, les marchés de construction, les inventaires après décès, les plans anciens ainsi que l'iconographie. Cette étude permet de mieux comprendre cette maison qui est aujourd'hui pratiquement disparue du paysage du Vieux-Montréal. Cette analyse permet aussi de saisir comment certains aspects ont pu influencer la maison rurale à mur-pignon découvert.

Après l'important incendie de 1721 à l'intérieur de la zone fortifiée de Montréal, de nouvelles règles de construction sont émises dans une ordonnance en cette année. On interdit entre autre les toits brisés et on oblige à construire en pierre des maisons de « deux étages à moins que la maison repose sur un sous-sol et que l'étage hors terre compte au moins 12 pieds sous les gouttières »¹. Les constructions en pierre deviennent obligatoires pour limiter les risques de propagation du feu. C'est ainsi qu'à partir de cette date, les murs coupe-feu sont vivement encouragés. En 1727, une autre ordonnance traite de ces murs :

Ayant remarqué que certains particuliers avaient fait construire des pignons coupe-feu en maçonnerie (des murs excédant le niveau du toit empêchant la propagation du feu d'une maison à l'autre), l'intendant ordonne l'application de cette pratique (article 12). Bien qu'il recommande que ces murs soient faits à redents de manière à créer des marches pour faciliter l'accès au toit, ce conseil ne sera jamais suivi dans la colonie.²

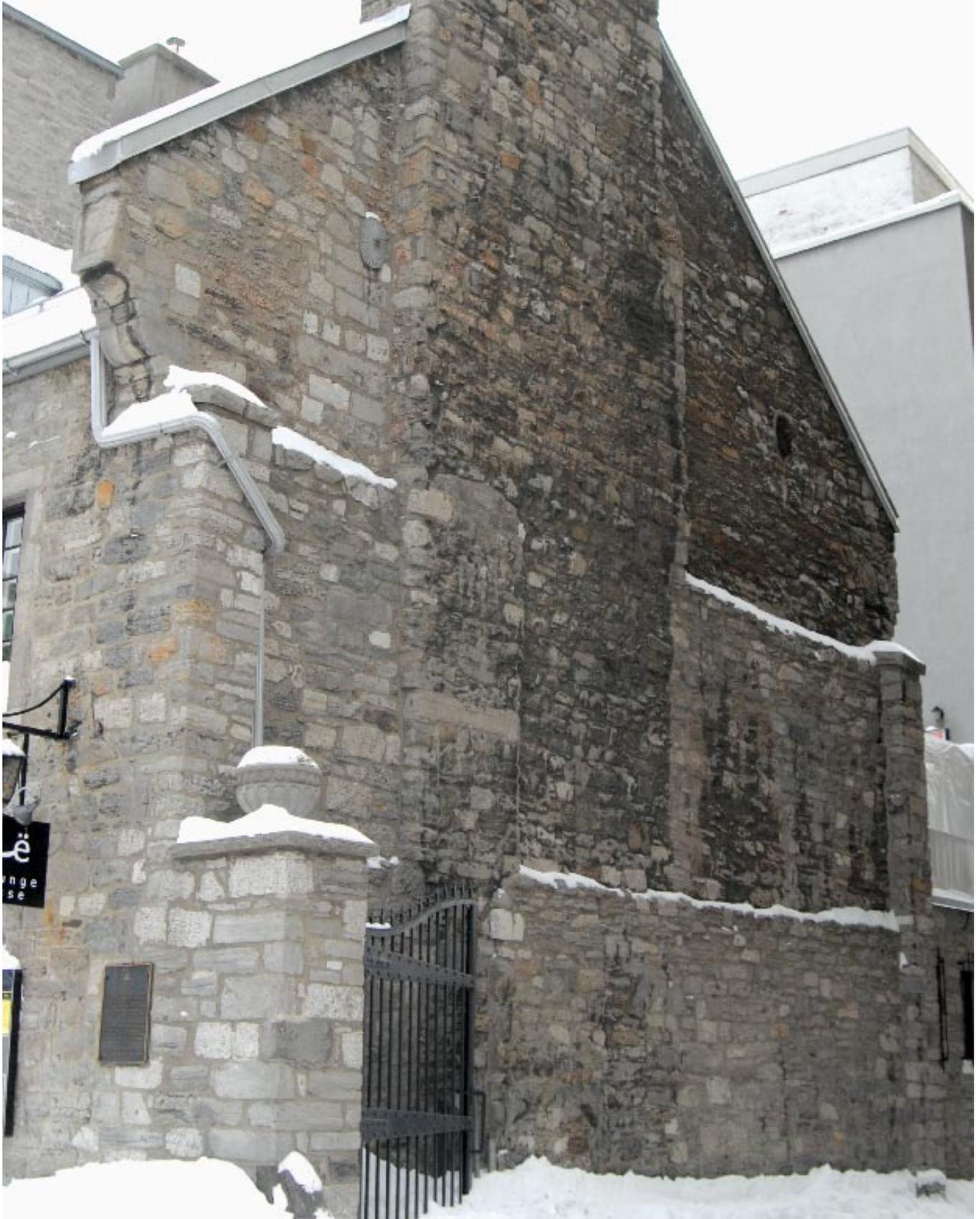
Cette ordonnance du XVIII^e siècle est la pierre d'assise de toutes les réglementations sur la construction qui suivront à Montréal jusqu'au début du XIX^e siècle. En 1770, une précision dans la réglementation sur les murs-pignons indique que ceux-

¹ Alan Stewart et Valérie D'Amour. *La maison urbaine montréalaise façon Nouvelle-France*, p. 9.

² *Ibid.*, p. 10.

5

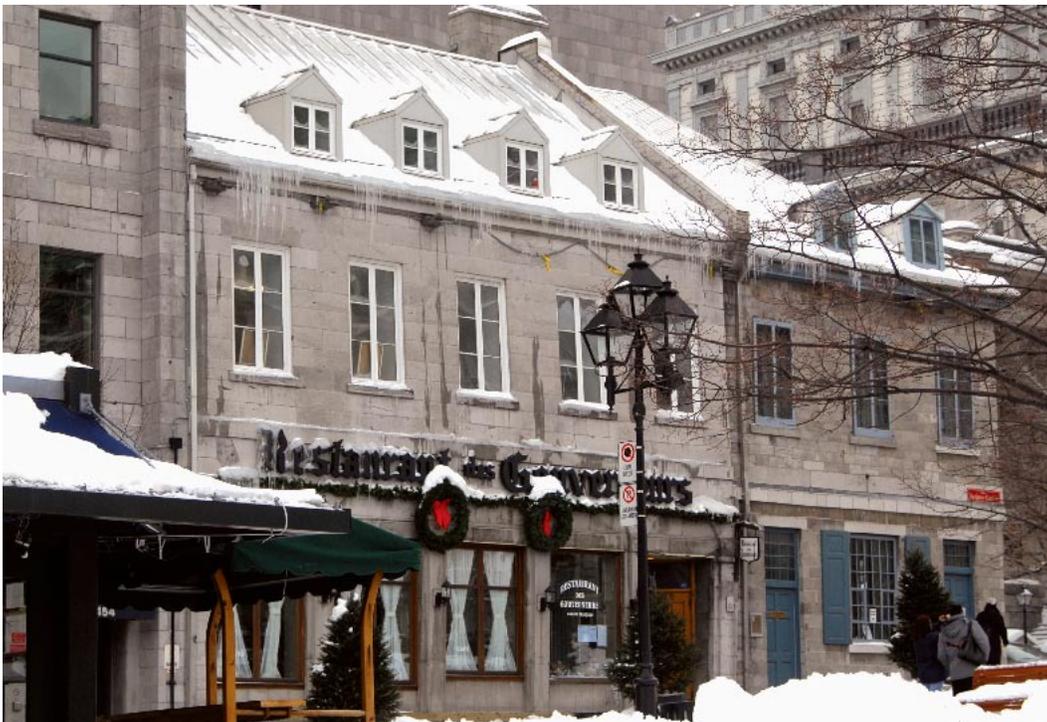
Un mur coupe-feu en zone urbaine,
160, rue Notre-Dame Est



ci « doivent projeter trois pieds en saillie du toit pour créer des coupe-feu. »³ Toutes ces réglementations permettent aux auteurs de dresser un portrait-type de la maison urbaine façon Nouvelle-France dans le Vieux-Montréal : elle compte deux étages, à moins que le sous-sol soit suffisamment élevé pour permettre que le bâtiment hors terre atteigne minimalement 12 pieds,

elle est alignée à la rue et construite en pierre avec des encadrements d'ouvertures en pierre de taille, (...) elle est coiffée d'un toit à deux versants couvert en planches et elle est séparée des maisons contiguës par des murs-pignons exhaussés .⁴ (ill. 5 et 6)

Cette manière de construire découlant d'une réglementation change le paysage urbain de Montréal au XVIII^e siècle. Plus tard, il influencera le paysage rural.



6
Deux maisons urbaines
séparées par un mur
coupe-feu

Place Jacques-Cartier

³ *Ibid.*, p. 12

⁴ *Ibid.*, p. 11

L'origine de la maison rurale à mur-pignon découvert : les principales interprétations

La maison isolée avec mur-pignon découvert décrite dans la littérature spécialisée québécoise est identifiée comme étant une maison à mur coupe-feu. Les diverses interprétations sur l'origine de cette maison seront présentées ici par ordre chronologique de publication.



7
Maison à Saint-Denis-
sur-Richelieu. 1927

tiré de *Vieux manoirs vieilles
maisons*, p. 117.

1. Titre : « Old Manors and Old Houses of the Province of Quebec » dans *Vieux manoirs vieilles maisons* de Pierre-Georges Roy. (ill. 7 et 8)

Date de publication: 1927

Auteur : William Carless

William Carless est né en Angleterre, il étudie l'architecture à Londres et Paris. En 1920, il devient assistant du professeur Ramsay Traquair à l'école d'architecture de l'Université McGill. Il est considéré comme un des pionniers dans l'étude de l'architecture ancienne du Canada français.

À la fin de son livre sur *Vieux manoirs vieilles maisons*, la Commission des monuments historiques de la province de Québec joint un court texte de William Carless. Celui-ci organise les maisons et cottages anciens en cinq catégories en fonction de la forme des toits.

The gabled roof; the steep hipped roof; the gabled roof with gallery; the hipped roof with gallery; and finally the town house type, with its high parapetted gable walls, which is similar to the characteristic stone house of the country.¹



8
Maison de deux étages
à Saint-Denis-sur-
Richelieu

tiré de *Vieux manoirs vieilles
maisons*, p. 118

¹ « Old Manors and Old Houses of the Province of Quebec » dans *Vieux manoirs vieilles maisons*, p. 355.

À l'opposé des auteurs suivants, William Carless considère que la maison urbaine à mur-pignon découvert est influencée par la maison de campagne. Il donne le château Ramezay comme modèle de la maison isolée. (III. 9) De cette maison « would originate the typical double chimney on the gable ends.»² D'autres exemples de la région de Montréal sont donnés. « An old house at St. Denis sur Richelieu (...) is a fine example of the type, with the characteristic moulded corbels to the parapets and bold outlines of the gable and double chimneys.»³ Il décrit l'origine de ces pignons découverts : « This high parapet probably came in use in the town where the buildings adjoined, and acts as fire protection.»⁴

2. Titre : The Old Architecture of Quebec

Date : 1947, reproduction de l'original : 1996

Auteur : Ramsay Traquair

Ramsay Traquair (1874-1952) est né à Edinbourg. Il étudie l'architecture aux universités d'Edinbourg et de Bonn. En 1913, il devient professeur d'architecture à l'Université McGill. Personnalité reconnue dans le domaine de l'architecture, il est connu pour ses recherches sur l'architecture ancienne de Québec, publiant plusieurs textes sur les bâtiments historiques de cette ville. En 1947, il publie le livre *Old Architecture of Quebec* qui sert encore de référence.

Dans ce livre, Ramsay Traquair parle du modèle de la maison urbaine de la région de Montréal (The Urban Type of Montreal). C'est l'auteur qui la décrit dans le plus de détails.

These (the great end gables) are carried up to form parapets above the roof and are surmounted by double chimneys connected by a straight parapet wall. The roof is slow in pitch, some 35°.

This is the gabled house of the Montreal district. The city house built as one of a continuous row with its long side to the street and its end gables, common to the neighbouring houses, carried up above the roof to form fire partitions. The plan with its front and back rooms and central wall is a street plan, the double chimneys of the gable rise, of course, from the double rooms.⁵

Traquair explique que ce modèle urbain de la maison montréalaise sera repris en zone rurale et il décrit la cheminée double, soulignant l'importance de cet élément architectural utilitaire autant qu'ornemental.

This type, which originated in the needs of a street house, came to be used in free-standing

² *Ibid.*, p. 358.

³ *Ibid.*, p. 358.

⁴ *Ibid.*, p. 358.

⁵ Ramsay Traquair, *The Old Architecture of Quebec*, p. 51. Ces doubles pièces rattachées aux doubles cheminées décrivent probablement plus les maisons de ville puisqu'en zone rurale, les cheminées doubles en comptent toujours une de fausse, principalement dans les maisons d'un étage.

houses, particularly in the district round Montreal. The Château de Ramezay is the earliest known house of the type but similar houses of the type continued to be built in the country until about the middle of the nineteenth century. It has a very impressible quality. The heavy gables with their moulded brackets, give a great sense of strenght and permanence. They defy the weather. ⁶

(...)

A chimney seems to have been regarded as the proper termination for a gable, possibly it was a sign of social standing as indicating a house of many fireplaces. Certainly these ornamental chimneys are common. The chimney in fact was on its way to becoming a finial, an architectural ornament, as so many practical features have become before it. It is said that ocean liners at one time had to be provided with three funnels, only one of which was functional, in order to satisfy the demand of immigrants for a really powerful and distinguished ship. So with the Quebec cottage and its chimneys. This is the way architecture grows, in houses or in ships. ⁷

Traquair souligne également la répartition géographique de cette maison et l'époque de son apogée. « East of Three Rivers it is uncommon. Most of those now found near Montreal seem to have been built in the beginning of the nineteenth century. » ⁸ Traquair conclut que cette maison est typiquement canadienne. « The development of this street house into a detached country house is a native Canadian innovation. » ⁹



9
Le château Ramezay
280-290, rue Notre-Dame Est

⁶ *Ibid.*, p. 51-52.

⁷ *Ibid.*, p. 59.

⁸ *Ibid.*, p. 66.

⁹ *Ibid.*, p. 52.

3. Titre : L'architecture en Nouvelle-France

Date : 1949, première édition

Auteur : Gérard Morisset

Gérard Morisset (1898-1970) est une personnalité importante dans le domaine du patrimoine québécois. Il dresse un fonds documentaire important pour constituer en 1937 l'inventaire des œuvres d'art du Québec.

Gérard Morisset dans ce livre décrit la maison montréalaise de façon plutôt sommaire et n'entre pas dans le détail du mur-pignon découvert.

En considérant la maison canadienne au point de vue de ses formes, je remarque que pendant près d'un siècle, elle se ramène à deux types principaux : la maison de la région de Montréal et la maison de la région de Québec.

La maison montréalaise, courte, massive, presque aussi profonde que large, flanquée de cheminées robustes et de coupe-feu, construite en gros cailloux noirs ou de ton rouille noyés dans un épais mortier blanc, percée de fenêtres exigües et souvent pourvues de lucarnes, semblant surgir de terre comme une forteresse domestique, nous vient directement de la Basse-Bretagne, de l'Anjou et du Maine. (ill. 10)

(Elle...) est imposante, souvent empreinte d'une grandeur farouche¹⁰.

Toutefois, en parlant du château Ramezay, il considère qu'il « participe à la fois de l'hôtel parisien et de la maison campagnarde canadienne de cette époque. De celle-ci, il tient son aspect général, le galbe de sa toiture et de ses cheminées et le détail de ses éléments extérieurs. »¹¹ Contrairement aux autres auteurs, il pense que le château de Ramezay est influencé par la maison campagnarde.



10
Maison à Côte-Sainte-Catherine, sur la rive sud de Montréal, 1949.

tiré de *L'architecture en Nouvelle-France* ill. 9b

¹⁰ Gérard Morisset, *L'architecture en Nouvelle-France*, p.32-33.

¹¹ *Ibid.*, p. 41.

4. Titre : La civilisation traditionnelle de l' « habitant » aux XVII^e et XVIII^e siècles

Date : 1973

Auteur : Robert-Lionel Séguin

Robert-Lionel Séguin (1920-1982) est spécialiste de la culture matérielle. Ethnologue et historien, il collectionne de nombreux objets du quotidien aussi divers que des ustensiles et des bâtiments de ferme, enseigne au département d'histoire à l'Université du Québec à Trois-Rivières, écrit de nombreux articles et publie plusieurs livres.

Robert-Lionel Séguin, comme d'autres auteurs, reprend les deux types de maisons campagnardes. Celui de la région de Québec et celui de la région de Montréal.

...la maison montréalaise prend l'aspect d'une petite forteresse domestique. Carrée, massive, flanquée de lourdes cheminées, elle est construite de gros cailloux des champs, noyés dans le mortier. Les carreaux qui crèvent les murs se dérobent sous d'épais contrevents bardés de fer. (...) Cette dernière demeure est plutôt d'inspiration bretonne.¹²

5. Titre : Montréal en évolution. Historique du développement de l'architecture et de l'environnement urbain montréalais.

Date : Première édition en 1974

Auteur : Jean-Claude Marsan

Architecte, urbaniste, professeur titulaire à l'Université de Montréal, associé à différents organismes de protection du patrimoine à Montréal, consultant, lauréat du Prix Gérard-Morisset en 1992, Jean-Claude Marsan a écrit de nombreux articles et études. Il est surtout connu pour son livre *Montréal en évolution* publié pour la première fois en 1974.

Dans ce livre, Jean-Claude Marsan reconnaît, comme Robert-Lionel Séguin que la maison rurale traditionnelle montréalaise est inspirée des maisons bretonnes. Le modèle dont il se sert pour illustrer cette maison est la maison Saint-Gabriel qui ne possède aucun mur-pignon découvert. Toutefois, il estime que les meilleurs exemples de la « maison rurale québécoise »¹³ se concentrent dans l'ouest de l'île, en particulier à Sainte-Geneviève, Senneville et au Cap-Saint-Jacques.

Marsan estime que le château Ramezay constitue un « stade intermédiaire entre la maison citadine et la maison rurale de type montréalais. »¹⁴. Selon lui, les murs pignons qui excèdent

la ligne du toit sont une survivance des murs mitoyens coupe-feu qui séparaient les maisons urbaines en rangée continue. Et ses deux cheminées du côté ouest, reliées par un parapet droit, témoignent de ce plan divisé en pièces d'avant et pièces d'arrière. Certainement, le château de Ramezay paraît bien être la cristallisation dans le bâtiment individuel détaché de la maison mitoyenne urbaine, la consécration de certaines formes qui

¹² Robert-Lionel Séguin, *La civilisation traditionnelle de l' « habitant » aux XVII^e et XVIII^e siècles*, p.308

¹³ Jean-Claude Marsan, *Montréal en évolution*, p.139.

¹⁴ *Ibid.*, p. 122.

se sont libérées des nécessités premières pour devenir une mode. Et il n'est pas exclu que son impressionnante qualité, son air d'hôtel particulier et le prestige de ses fonctions furent des facteurs déterminants dans la prolifération de ce type de maison qui deviendra, à partir du 19^e siècle, un type consacré de maison détachée rurale de la région de Montréal.¹⁵

Bien que Jean-Claude Marsan n'ait pas décrit cette maison à mur-pignon découvert lorsqu'il traite de la maison rurale typique, il semble estimer qu'elle constitue un modèle propre de la région de Montréal.

6. Titre : Évolution de la maison rurale traditionnelle dans la région de Québec

Date : 1974

Auteur : Georges Gauthier-Larouche

Georges Gauthier-Larouche est ethnogéographe. Il a publié deux livres sur la maison rurale de la région de Québec.

Le livre de Georges Gauthier-Larouche porte sur la maison traditionnelle de la région de Québec. Il y parle de la différence entre les maisons des deux régions. Cet auteur retrace d'une façon un peu différente l'origine des murs-pignons découverts en zone rurale. Il établit plutôt une influence bretonne en se basant sur un livre traitant des maisons paysannes de France. (ill.11 à 13)

S'il y a une différence entre la maison bretonne et la maison normande, elle se trouve plutôt



11

Maison bretonne avec un toit de chaume et des murs-pignons découverts

tiré de *La maison bretonne*, p. 17

¹⁵ *Ibid.*, p. 122

dans un détail fort important qui s'est enraciné dans la vallée laurentienne : le coupe-feu.

En effet, affirme Stany-Gauthier,¹⁶

Le principal caractère de la construction finistérienne (extrême ouest de la Bretagne) est procuré par la disposition de la toiture, dont les deux pentes sont toujours comprises entre deux murs pignons... Ces murs pignons convenaient parfaitement bien aux toitures en chaume, qui étaient ainsi soigneusement maintenues latéralement.

Cette description importante nous explique l'origine du coupe-feu. Rural tout d'abord en France, il a été urbanisé à Québec avant de se répandre ensuite à la campagne, où on le voit débarrassé de son chaume originel.¹⁷



12 et 13
Maison bretonne
à murs-pignons
découverts.

tiré de *La maison bretonne*,
p. 17

Déjà en 1974, Georges Gauthier-Larouche reconnaît que l'on connaît peu sur ce type de maison : «la prolifération de ce type (avec mur coupe-feu), tant à la campagne proche de la ville qu'en ville mériterait une étude exhaustive.»¹⁶

7. Titre : La maison traditionnelle au Québec. Construction. Inventaire. Restauration

Date : 1974

Auteurs : Michel Lessard et Gilles Villandré

Michel Lessard est historien de l'art. Professeur à l'Université du Québec à Montréal, il a écrit plusieurs livres très populaires sur la maison traditionnelle et les antiquités du Québec, en plus de livres de photos anciennes sur Montréal et Québec.

Gilles Villandré est architecte. Lorsqu'il publie ce livre, il a déjà quinze ans de pratique dans le domaine de l'architecture traditionnelle. Il est à l'origine des restaurations de la Place Royale à Québec.

Ce livre sert d'aide à la restauration telle que vue dans les années 1970. Il décrit différents types de maisons traditionnelles. Les auteurs traitent peu de la maison à « mur

¹⁶ L'auteur a publié un livre intitulé *Les maisons paysannes des vieilles provinces de France*. Cette caractéristique se retrouve sur les maisons écossaises et les murs à pignon découvert servent à la même fonction.

¹⁷ Georges Gauthier-Larouche, *Évolution de la maison rurale traditionnelle dans la région de Québec*, p. 35. Un livre récent présente plusieurs illustrations de maisons écossaises du Morayshire dont plusieurs ont comme caractéristique des murs à pignon découvert. L'auteur explique que « quant aux toits, ils étaient recouverts de chaume à base de paille, de genêt ou de bruyère. (...) Le chaume a disparu, remplacé par le schiste. » Jean-Philippe Lenclos et Dominique Lenclos, *Couleurs de l'Europe*, p. 112

¹⁸ *Ibid.*, p. 261

coupe-feu », mais les quelques lignes qu'ils lui consacrent indiquent leur compréhension de l'origine de ce type de maison.

Dans certaines maisons de la première moitié du XIX^e siècle, les murs latéraux débordent la ligne du toit. Plusieurs parlent de coupe-feu et prétendent qu'il s'agit là de conceptions urbaines transportées à la campagne. Mais il s'agit plutôt d'une manière de faire qui a probablement eu cours au XVIII^e siècle, suite à des influences de la Bretagne où ce procédé de construction existe depuis fort longtemps. Le débordement de pierre qui prend la forme d'un coupe-feu est en réalité un « rampant ». Celui-ci semble avoir connu la faveur des constructeurs à partir de 1820, grâce à des influences culturelles nouvelles, probablement irlandaises.¹⁹

Ces auteurs éliminent l'influence urbaine comme source d'inspiration pour ce type de maison. Par ailleurs, ils ne la situent pas géographiquement, contrairement aux auteurs précédents.

8. Titre : Architecture rurale

Date : 1986

Auteur : Communauté urbaine de Montréal

Dans les années 1980, la CUM a publié un répertoire d'architecture traditionnelle qui compte 12 volumes dont un concerne l'architecture rurale.

Le livre du Répertoire d'architecture traditionnel pour sa part n'identifie pas la maison à mur-pignon découvert (décrite comme une maison à mur coupe-feu) comme étant typique de la maison rurale montréalaise. Les auteurs du livre essaient de retrouver les origines des différentes maisons rurales contenues dans le livre. Ils en arrivent à des conclusions différentes des autres auteurs :

En fait, d'après l'échantillon couvert par le présent répertoire, c'est le modèle Picard qui, sur l'île de Montréal, a le plus conditionné l'architecture des maisons de ferme bâties durant la dernière moitié du XVIII^e siècle et la première moitié du XIX^e.²⁰

Toutefois, les auteurs accordent une certaine importance à la maison à *mur coupe-feu*. Ils en soulignent l'influence :

(L')utilisation de la pierre de taille prendra de l'ampleur durant les années 1830, avec la construction à la campagne de maisons avec d'imposants murs coupe-feu et de massives cheminées doubles, soit les maisons de Pierre Persillier dit Lachappelle et de Paul Desjardins, mais surtout les grandes demeures d'Antoine Brousseau, de Thomas Brunet et d'André Legault dit Deslauriers. Il s'agit dans tous ces cas de transposition à la campagne d'une architecture urbaine. Une théorie veut qu'il s'agisse d'un style emprunté à l'architecture bretonne, mais cette interprétation ne pourrait valoir que pour la maison de la Côte-des-Neiges, que certaines sources datent de 1713.²¹

¹⁹ Michel Lessard et Gilles Villandré. *La maison traditionnelle au Québec. Construction. Inventaire. Restauration*, p. 133.

²⁰ Communauté urbaine de Montréal. *Architecture rurale*, p. XVIII.

²¹ *Ibid.*, p. XVIII.

Toutefois, ils accordent une certaine importance à la maison à *mur coupe-feu*. Ils en soulignent l'influence :

(L')utilisation de la pierre de taille prendra de l'ampleur durant les années 1830, avec la construction à la campagne de maisons avec d'imposants murs coupe-feu et de massives cheminées doubles, soit les maisons de Pierre Persillier dit Lachappelle et de Paul Desjardins, mais surtout les grandes demeures d'Antoine Brousseau, de Thomas Brunet et d'André Legault dit Deslauriers. Il s'agit dans tous ces cas de transposition à la campagne d'une architecture urbaine. Une théorie veut qu'il s'agisse d'un style emprunté à l'architecture bretonne, mais cette interprétation ne pourrait valoir que pour la maison de la Côte-des-Neiges, que certaines sources datent de 1713.²²

9. Titre : À la façon du temps présent. Trois siècles d'architecture populaire au Québec

Date : 1999

Auteurs : Paul-Louis Martin

Paul-Louis Martin est historien, ethnologue, muséologue consultant dans le domaine du patrimoine. En 1990, il devient professeur d'histoire de la culture matérielle à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Il a également été président de la Commission des biens culturels (1983-1988). Auteur de plusieurs livres dans le domaine du patrimoine sur toutes ses formes, il est à la fois chercheur et praticien.

Paul-Louis Martin traite surtout de la région de Trois-Rivières dans ce livre. Toutefois, ses commentaires plus généraux s'appliquent à d'autres régions, y compris celle de Montréal, en particulier lorsqu'il traite des maisons à mur-pignon découvert (coupe-feu)

Un attribut de l'architecture urbaine commence aussi à se répandre en milieu rural aisé (au début du XIX^e siècle), il s'agit des coupe-feux, c'est-à-dire l'exhaussement des murs-pignons au-delà du plan des toits. Ces éléments surtout fonctionnels, mais également décorés de diverses façons, caractérisent les habitations urbaines construites en mitoyenneté, en visant à limiter la progression d'un incendie. Dans les villes de Québec et de Montréal, les coupe-feux sont d'ailleurs obligatoires depuis le début du XVIII^e siècle. Pourquoi les retrouve-t-on en pleine campagne, en milieu ouvert, où manifestement leur fonction pratique n'a guère de pertinence? Sûrement par mimétisme, pour l'attrait d'une forme architecturale qui connote une certaine richesse et qui démontre une fois de plus l'influence de la culture urbaine.²³

Pour la région trifluvienne, l'auteur décrit la grande maison rurale vers 1840 comme suit:

Elle est d'abord habillée au goût du jour : si elle est en pierre, celle-ci reste généralement apparente, avec des moëllons soigneusement choisis aux angles et un appareil irrégulier,

²² Ibid., p. XVIII.

²³ Paul-Louis Martin. *À la façon du temps présent. Trois siècles d'architecture populaire au Québec*, p. 129-130.

aux joints bien gobetés; quelques propriétaires très aisés et certains presbytères ont même poussé la coquetterie jusqu'à ajouter des coupe-feu aux murs-pignons, les ornant de consoles en pierre finement taillées.²⁴

10. Titre : La maison au Québec. De la colonie française au XX^e siècle

Date : 2001

Auteur : Yves Laframboise

Yves Laframboise est historien de l'art et ethnohistorien. Il a écrit plusieurs livres sur le patrimoine dont *L'architecture traditionnelle au Québec. La maison aux 17^e et 18^e siècles* (1975) et *Villages pittoresques* (1996).

Dans ce livre, Yves Laframboise considère la maison à mur-pignon découvert comme faisant partie des « modèles français en pierre du XVIII^e siècle »²⁵. Lorsqu'il décrit cette maison du XVIII^e siècle, il énumère les différents éléments caractéristiques de l'architecture d'inspiration française. Il s'attarde, entre autres, aux cheminées :

Une ou plusieurs souches de cheminée émergent de la toiture. Les grosses souches de cheminée centrale sont typiques de la région de Québec, alors que les imposantes cheminées doubles dans le prolongement des murs-pignons caractérisent plutôt la région de Montréal. Cette dernière se distingue aussi par le nombre de maisons individuelles dotées de murs coupe-feu, sans doute calquées sur les résidences concentrées dans le noyau urbain.²⁶

De plus, Yves Laframboise considère que, dans la région de Montréal, ce type de maison en pierre isolée est un des modèles français du XVIII^e siècle. L'exemple qu'il donne pour illustrer ce type de maison est celle de la Côte-des-Neiges.

* * *

La plupart des principaux auteurs ayant traité des maisons en pierre à mur-pignon découvert considèrent que cette façon de construire est typique de la région montréalaise, donc dans une perspective plus large que celle de la seule île de Montréal. Le seul élément de son architecture qui est mis en évidence est la présence de « murs coupe-feu », sans plus autre description ou étude. Plusieurs lui trouvent une influence bretonne et remontent ainsi à l'époque de la Nouvelle-France pour en situer les origines. D'autre part, en prenant des chemins différents, la plupart des auteurs acceptent l'idée de l'influence urbaine de la maison rurale à mur-pignon découvert.

²⁴ *Ibid.*, p. 139.

²⁵ Yves Laframboise, *De la colonie française au XX^e siècle. La maison au Québec*, p. 45.

²⁶ *Ibid.*, p. 42.

La maison rurale à mur-pignon découvert : l'image projetée

Sur l'île de Montréal et l'île Bizard, les maisons à mur-pignon découvert datent pour la plupart du début du XIX^e siècle. À cette époque, les maisons construites constituent la deuxième ou la troisième génération d'habitations depuis l'implantation des premiers colons. Elles remplacent une « maison de colon »¹ permanente qui avait été précédée par un « abri primitif »² temporaire. En 1800, les maisons rurales dans la région de Montréal sont très majoritairement en bois et sont généralement de plus petites dimensions que les maisons en pierre³.

La maison est d'abord une construction qui répond aux besoins essentiels d'abri contre les conditions climatiques, mais c'est aussi beaucoup plus.

...les formes architecturales constituent un système de représentation symbolique qui exprime des valeurs moins tangibles mais toutes aussi réelles. La maison et surtout la façade principale, celle que l'on donne à voir au public, expriment le statut social de ses occupants, leur sens esthétique, leur vision d'eux-mêmes (,,,) Ce système symbolique s'articule à la manière d'un langage, d'un code de significations prêtées principalement aux dimensions, à certains éléments de la composition architecturale, aux matériaux utilisés, aux éléments stylistiques et, enfin, au décor.⁴

Dans ce contexte de fonctions symboliques, les dimensions d'une maison reflètent l'aisance financière du propriétaire. Encore plus si elle est en pierre. Un propriétaire d'une telle maison doit faire appel à des ouvriers spécialisés: maçon, charpentier, menuisier. Si à cela on intègre des éléments de pierre taillée, la maison augmente encore de valeur aux

¹ Paul-Louis Martin, *À la façon du temps présent. Trois siècles d'architecture populaire au Québec*, p. 27.

² *Ibid.*, p. 27.

³ Georges-Pierre Léonidoff « Les maisons, 1660-1800 » dans *Atlas historique du Canada*, planche 55.

⁴ Paul-Louis Martin, *op. cit.*, p. 67.

yeux de la société (et du propriétaire) et témoigne encore plus de la réussite économique de son propriétaire. Tout cela caractérise la plupart des maisons à mur-pignon découvert de la région montréalaise qui sont particulièrement monumentales.

Marcel Moussette dans un livre sur le chauffage domestique explique qu'au fil du temps, la cheminée

a acquis une valeur socio-culturelle. Plus qu'un simple conduit pour évacuer la fumée, elle représentait la chaleur et le confort, de même que le degré d'aisance de l'occupant de la maison. Plus on possédait de cheminées, mieux on était chauffé, plus on était confortable, plus on vivait dans l'aisance. C'est ainsi que seraient apparues ces cheminées « menteuses » en bois aux extrémités du toit, de chaque côté de la cheminée centrale, la vraie.⁵

L'image d'aisance est particulièrement claire dans le cas des maisons en pierre à mur-pignon découvert d'un étage comme on en rencontre en zone rurale montréalaise puisque l'une des caractéristiques importantes de ce type de maison étant la présence de cheminées doubles. Ce sont des ouvrages imposants de maçonnerie :

le nombre, le volume et la façon des cheminées d'une habitation indiquent au passant l'aisance de ses occupants. Le nombre de feux signale l'envergure d'une maisonnée et les moyens dont dispose le maître des lieux pour entretenir autant de sources de chaleur.⁶



14
Cheminée double dont une est fausse.

Maison Antoine-Brousseau
2273, boulevard Guoin Est

⁵ Marcel Moussette, *Le chauffage domestique au Canada des origines à l'industrialisation*, p. 64. L'auteur semble ignorer la réalité des maisons à mur-pignon découvert de la région de Montréal.

⁶ Paul-Louis Martin, *op. cit.*, p. 89.

Cette image d'aisance économique n'est pourtant qu'un leurre puisque, à chaque extrémité, une des deux cheminées est fausse. (ill. 14)

Du point de vue architectural, ces doubles cheminées permettent d'équilibrer visuellement l'ensemble de la maison et plus particulièrement le mur-pignon. Les constructeurs sont influencés par le mouvement néo-classique alors en vogue au début du XIX^e siècle.

... le fait que le style néo-classique, de plus en plus à la mode, favorise aussi la recherche de symétrie, ne vient qu'ajouter aux motivations des bâtisseurs qui tendent à équilibrer les souches de ces conduits de fumée.⁷

La masse de ces cheminées doubles, ajoutée à celle du surhaussement du mur-pignon, amplifie l'aspect monumental de ce type de maison rurale. Elle domine le paysage agricole et impose par son volume.

⁷Paul-Louis Martin, *op. cit.*, p. 168.

Les caractéristiques d'origine

Les maisons rurales isolées à mur-pignon découvert possèdent plusieurs caractéristiques qui leur sont communes. Inspirée par la maison urbaine, cette maison rurale lui emprunte certains éléments. Loin d'en être une copie conforme, elle affiche des caractéristiques qui lui sont propres. Le seul point commun à toutes ces maisons semble être que leur structure soit en pierre. (III. 15)



15

La maison Thomas-Brunet au cap Saint-Jacques possède toutes les caractéristiques d'une maison à mur-pignon découvert.

Les caractéristiques architecturales associées directement au mur-pignon découvert en zone rurale

Les caractéristiques qui suivent sont généralement associées à la maison rurale à mur-pignon découvert. Chacune de ces spécificités peut toutefois compter des exceptions. Même si, historiquement, ce modèle semble être assez répandu à une certaine époque, il n'est pas nécessairement répété servilement. Chaque constructeur ou chaque région semble y avoir apporté ses particularités propres.

Ces maisons sont construites sur une période d'une cinquantaine d'années, de 1790 à 1840 approximativement. Elles sont construites obligatoirement avec deux murs-pignons surhaussés définis comme mur-pignon découvert. Des cheminées doubles chapeautent les murs-pignons¹. (iii. 16) Chacune de ces cheminées contribue à équilibrer esthétiquement la maison et lui confère une monumentalité que les autres maisons en pierre en zone rurale n'ont pas.

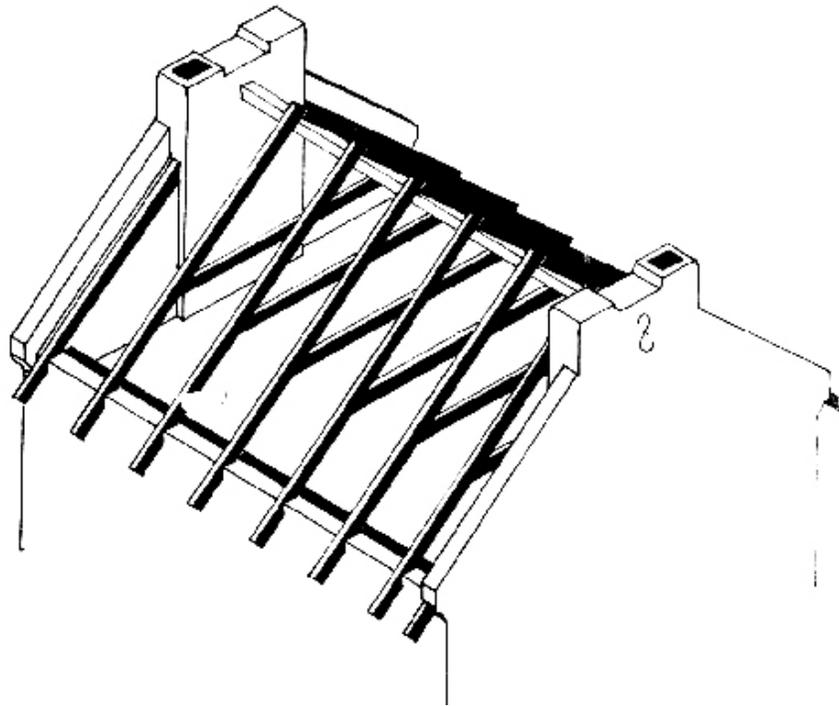


16
Maison Thomas-Brunet

187, chemin du Cap-Saint-Jacques

¹ La maison Simon-Fraser semble une exception. Elle ne possède qu'une cheminée simple au moment où la photo est prise à la fin du XIX^e siècle. (iii. 60)

Chaque cheminée double comprend généralement une fausse cheminée. Les cheminées utiles sont souvent en chicane. Toutes deux desservent des foyers qui ne se trouvent qu'au rez-de-chaussée. (III. 17)



17

Ce dessin illustre bien la fausse cheminée à chaque extrémité. Il s'agit de la maison Basile-Routhier à Saint-Placide

tiré de Relevé et évaluation sommaire des anciennes maisons en vue de les classer monuments historiques, 1972

Des corbeaux ou consoles en pierre de taille à la base du pignon découvert soutiennent le surhaussement. (III. 18 à 20) Cet élément architectural en pierre de taille est généralement fortement affecté lorsque le propriétaire décide de modifier sa maison en démolissant le rehaussement du mur afin que le mur-pignon soit couvert.

Des ouvertures percent les murs-pignons contrairement aux murs coupe-feu urbains qui sont aveugles et souvent mitoyens. (III. 21)

Une petite fenêtre centrale peut être installée au sommet du mur-pignon et une esse peut retenir la poutre faîtière. (III. 21)

Des modillons, à l'origine apparents, soutiennent la corniche. (III. 22)

Les larmiers sont absents ou encore excèdent peu les murs de façade. (III. 23-24)

18
Consoles de la maison
André-Legault-dit-
Deslauriers

940, chemin Bord-du-Lac
Dorval



19
Console de la maison
Pierre-Persillier-dit-
Lachapelle

790, boulevard Gouin Ouest



20
Console de la maison
Thomas-Brunet

187, chemin du Cap-Saint-
Jacques



21

Mur percé de plusieurs ouvertures

Maison Thomas-Brunet
187, chemin du Cap-Saint-Jacques



22

Un des modillons qui soutenait une corniche de la maison Jacques-Richer-dit-Louveteau.

163, chemin du Cap-Saint-Jacques

Autres caractéristiques

Les caractéristiques architecturales qui suivent peuvent être aussi associées aux maisons à mur-pignon découvert en zone rurale. Toutefois, elles ne sont pas exclusives à ce type de maison.

Le mur de la façade peut être en moellons (iii. 23) ou en pierre de taille (iii. 24)



23

Façade en moellons

Maison Thomas-Brunet
187, chemin Cap-Saint-Jacques



24

Façade en pierre de taille

Maison Pierre-Persillier-dit-Lachapelle
790, boulevard Gouin Ouest

Une pierre de date peut être installée généralement au dessus de la porte d'entrée principale. Dans l'ouest de l'île de Montréal, elle est très souvent présente sur ces maisons. (iii. 25)



25

Pierre de date indiquant le nom du maçon, Étienne Gagnon, et la date de construction, 1808

Maison Pilon
21285, boulevard Gouin Ouest



26
Pierre d'égouttement
de l'évier.
Maison Jacques-Poudret-dit-
Lavigne
20752, boulevard Gouin Ouest

Plusieurs de ces maisons possèdent encore à l'extérieur, sous une fenêtre, des traces d'évier en pierre qui s'égoutte à l'extérieur de la maison. Cette caractéristique se rencontre en particulier dans l'ouest de l'île de Montréal. (III. 26)

Aujourd'hui, des lucarnes éclairent les combles de toutes les maisons à mur-pignon découvertde l'île de Montréal. Ce n'est pas toujours le cas au moment de leur construction. (ill. 27)



27
La maison Thomas-Brunet avant que les lucarnes soient percées. (avant 1928)

187, chemin Cap-Saint-Jacques

Les eses retiennent les poutres du plafond du rez-de-chaussée. (ill. 28)



28
Une esse de la façade de la maison Thomas-Brunet

187, chemin Cap-Saint-Jacques

Le rez-de-chaussée est élevé de quelques pieds et est assis sur une cave profonde. Les soupiraux extérieurs rendent compte de la réalité de la cave. (III. 29)



29

Un soupirail de la
maison Thomas-Brunet

187, chemin du Cap-Saint-
Jacques

Le chaînon manquant : la maison Richer-dit-Louveteau

Les six maisons à mur-pignon découvert de l'île de Montréal comptent pour une quantité minime du corpus des maisons en pierre (une centaine) recensées dans le répertoire de l'architecture traditionnelle de la CUM. Elles sont toutes construites dans les années 1830. Qu'en est-il exactement?

Comme pour la maison Thomas-Brunet, le Bureau du patrimoine, de la toponymie et de l'expertise du Service de la mise en valeur du territoire et du patrimoine a étudié la pertinence d'accorder un statut légal, selon la Loi sur les biens culturels, à la maison Jacques-Richer-dit-Louveteau. Il a alors été recommandé de la citer en tant que monument historique.

La maison Jacques-Richer-dit-Louveteau est voisine de la maison Thomas-Brunet au Cap-Saint-Jacques. Leurs volumes sont cependant fort différents : l'une est à pignon couvert et l'autre à pignon découvert. (III. 30 et 31) C'est en comparant la maison Thomas-Brunet aux maisons environnantes de la même époque, et plus particulièrement à la maison Jacques-Richer-dit-Louveteau, qu'il a été possible de trouver la clé permettant d'identifier d'autres maisons à pignon découvert sur l'île de Montréal.

La fragilité du pignon découvert

Le mur-pignon découvert étant un surhaussement aux deux extrémités de la toiture, il constitue un des éléments fragiles de la construction. Ce mur-pignon est généralement protégé au sommet par le même type de revêtement que la toiture. L'exhaussement du mur est un élément très exposé aux variations climatiques : vent, pluie, neige, glace, froid, chaleur... Si le revêtement au sommet du mur est déficient, les trois faces du surhaussement sont alors exposées aux intempéries, fragilisant encore plus cette partie du mur qui, mal entretenu, se dégrade facilement. (III. 32) Cet élément peut alors être enlevé, transformant ainsi la maison en maison à pignon couvert. Outre cette fragilité,



30 Maison Thomas-Brunet 1834



31 Maison Jacques-Richer-dit-Louveteau 1835

il est aussi possible de penser que le désir de changement pour suivre les tendances de la mode dans la construction domiciliaire puisse jouer dans les modifications apportées au fil du temps sur une maison.



32

Maison de la côte-Saint-Antoine aujourd'hui démolie.

tiré de *Montréal perdu*, p. 70.

Les modifications : où les chercher

Lorsque le propriétaire d'une maison à mur-pignon découvert décide de transformer cet élément de sa maison, peu importe la raison, les ouvriers ou les entrepreneurs qui doivent effectuer les modifications ont à faire des choix dans les réparations, choix qui ne sont pas nécessairement les mêmes d'une maison à l'autre. Les modifications sont particulièrement sensibles aux quatre coins supérieurs des murs, à la jonction du pignon. La maison Jacques-Richer-dit-Louveteau nous permet d'observer quelques unes de ces transformations.

Vestige de console et madrier ajouté en continuité de la sablière

Le pignon découvert se termine presque toujours à la base par une console, souvent nommée corbeau. Celle-ci est un élément caractéristique des maisons rurales à mur-pignon découvert. La console est composée de plusieurs pierres de taille alors que les

murs sont en moellons. (iii. 33) Elle est l'œuvre d'un tailleur de pierre plus que d'un maçon, si on se fie à certains actes notariés. La pierre, généralement du calcaire, est d'un autre type que les moellons des murs.



33
Console complète sur
la maison Thomas-
Brunet.

187, chemin du Cap-Saint-
Jacques



34
Vestiges de la console
de pierre et le madrier
qui remplace la partie
de la console disparue.

Maison Jacques-Richer-dit-
Louveteau
163, chemin du Cap-Saint-
Jacques

Lors des transformations majeures sur la maison Jacques-Richer-dit-Louveteau, les ouvriers ont laissé aux coins des quatre murs des vestiges de consoles (ill. 34). Un madrier, installé à l'extrémité de la sablière, vient combler le vide créé par le retrait des pierres de la console. (ill. 34 à 36)



35 et 36

Vestige de la console et du madrier de remplacement (flèches) de la façade. Le madrier est d'une toute autre facture.

Maison Jacques-Richer-dit-Louveteau
163, chemin du Cap-Saint-Jacques



Ce sont surtout ces deux éléments qui ont fait surgir une nouvelle compréhension des transformations de maisons rurales. À partir de ces indices, il a été possible de rechercher d'autres maisons qui avaient dû subir des modifications semblables et de revoir le nombre de ces maisons, construites à l'origine à pignon découvert.

Cheminées doubles

Les six maisons possédant encore leurs principales caractéristiques d'origine comptent toutes au sommet du mur-pignon découvert une cheminée double. Généralement, dans chaque cheminée double d'un mur-pignon, l'une est fonctionnelle et l'autre fausse, parfois nommée menteuse. (iii. 37) Lors des transformations, souvent ces cheminées disparaissent et sont remplacées par une cheminée simple (iii. 38) qui peut être située au faîte ou encore parfois en chicane. Les pierres utilisées pour ces nouvelles cheminées sont souvent différentes des murs en moellon.

37

Massif de la cheminée double dont une est fausse..

Maison Thomas-Brunet
187, chemin du Cap-Saint-Jacques



38

Cheminée simple de la maison Jacques-Richer-dit-Louveteau.

Maison Jacques-Richer-dit-Louveteau
163, chemin du Cap-Saint-Jacques



Modillons

Les modillons servent à soutenir la corniche pour ce type de maison (iii. 38). Généralement, leur présence constitue un indice d'une ancienne maison à mur-pignon découvert, mais il arrive que ce détail soit absent. À la maison Jacques-Richer-dit-Louveteau, ils ont été cachés sous le larmier construit lors des transformations du début du XX^e siècle. (iii. 39)



39

Modillons découverts sous le larmier.

Maison Jacques-Richer-dit-Louveteau
163, chemin du Cap-Saint-Jacques

La maison Richer-dit-Louveteau rassemble plusieurs éléments qui permettent d'identifier une maison à mur-pignon découvert modifiée. Certaines de ces caractéristiques cachées, comme le madrier au-dessus de la partie basse du corbeau, donnent d'autres indices sur la façon de repérer ces maisons . Sans doute que lors de la restauration de cette maison, de nouvelles découvertes seront faites qui permettront de mieux connaître le mode constructif de ces bâtiments ainsi que les différents éléments qui ont été modifiés.

Les indices pour identifier une maison à mur-pignon découvert modifiée

La maison Jacques-Richer-dit-Louveteau donne plusieurs indices qui permettent de repérer une maison construite à l'origine avec un mur-pignon découvert. Elle n'est toutefois pas la seule. Les entrepreneurs qui modifient le bâtiment le font chacun à leur manière, avec plus ou moins d'habileté. C'est ainsi qu'on peut trouver plusieurs types de réparations apparentes.

Les modifications fréquentes

Les modifications qui suivent affectent les principales caractéristiques architecturales d'une maison à mur-pignon découvert. Lors d'une telle transformation, la volumétrie et l'apparence générale du bâtiment changent radicalement.

- La disparition du pignon découvert
- La disparition de la cheminée double
- La disparition totale ou partielle des consoles.

Les indices

Les indices illustrés et commentés dans ce document sont ceux qui sont visibles de l'extérieur du bâtiment. Ils permettent d'identifier une maison à mur-pignon découvert modifiée. Une analyse plus poussée de l'intérieur donnerait d'autres pistes de compréhension de leurs modes de transformation.

L'élément visuel le plus sûr est l'observation des quatre coins à la jonction du toit. Les modifications qui y sont apportées sont généralement d'une autre facture et ne semblent pas toujours l'oeuvre d'un maçon. Quand la construction à cet endroit est imprécise, on peut se demander s'il n'y a pas eu de modifications à un mur-pignon découvert.

Les corbeaux situés aux quatre coins peuvent être partiellement détruits. Quand des parties de ces éléments subsistent, il s'agit des deux premières pierres inférieures. Les parties supérieures disparaissent lorsqu'est éliminé le pignon découvert. Ces pierres sont de calcaire, d'un gris uniforme, et taillées. Plusieurs scénarios sont possibles lors des transformations de la maison. En voici quelques uns.

Les pierres inférieures qui composent le corbeau restent souvent complètes lors des transformations. Lors de l'élimination du pignon découvert et de l'ajout d'un larmier, les pierres de taille restantes, qui constituent le témoin de la présence d'un corbeau, peuvent être contournées par le travail de menuiserie, comme dans le cas de la maison Jacques-Richer-dit-Louveteau (iii. 34) ou encore être en partie camouflées comme à la maison Jacques-Poudret-dit-Lavigne. (iii. 40) Dans ce cas, la pierre inférieure est complètement apparente, alors que la seconde est dissimulée sous le plafond de la galerie en façade. Toutefois, la facture de cette pierre taillée est visible sur le côté. On peut y remarquer la différence dans la texture et dans la couleur de la pierre. Ce sont les témoins des anciens corbeaux.



40

La pierre inférieure du corbeau est complète et apparente alors que celle qui la chapeaute est en partie cachée par le plafond de la galerie.

Maison Jacques-Poudret-dit-Lavigne
20752, boulevard Gouin Ouest

Sur certaines maisons, le travail de la taille sur les pierres inférieures peut être détruit afin d'harmoniser la pierre avec les moellons et permettre d'aligner ces pierres avec le mur. C'est le cas de la maison Pilon. (iii. 41) Elle est construite en 1808 par le maçon Étienne Gagnon du Sault-au-Récollet. Les modifications sur les coins laissent toutefois apparent le côté des deux pierres qui constituaient le corbeau. Ces traces sont aussi des indices clairs d'une maison construite à mur-pignon découvert.



41

Pierre de corbeau encore visible sur le côté de la maison. La pierre taillée de la façade a été cassée.

Maison Pilon
21295, boulevard Gouin Ouest

La présence de l'extrémité d'une poutre apparente à la jonction des murs et du pignon est un autre indice. Toutefois, il est plus difficile à analyser puisqu'il est impossible à l'oeil d'apprécier sa longueur. Est-ce l'extrémité apparente d'une sablière ou est-ce une réparation faite lors des travaux de modification d'un pignon découvert, comme pour la maison Jacques-Richer-dit-Louveteau où un bout de poutre comble le vide laissé par l'enlèvement des pierres supérieures du corbeau?

D'autres caractéristiques peuvent constituer des indices menant à l'identification d'une maison construite à mur-pignon découvert : la présence d'une cheminée double dont une est fausse, une fenêtre centrale dans le mur-pignon, des fenêtres près du toit dans le mur-pignon, des modillons le long de la façade, des cheminées en chicane.

La distribution géographique

Dans le livre *Architecture rurale*, seules six maisons à mur-pignon découvert ont été répertoriées par la CUM sur l'île de Montréal¹. La liste qui suit situe chacune de ces maisons dans un ordre chronologique de construction, tel qu'indiqué dans ce livre publié en 1986. (ill. 42 à 47)

Maison Persillier-dit-Lachapelle

1830²



42

790, boulevard Gouin Ouest
Arrondissement Ahuntsic-
Cartierville

¹ La CUM estime que la maison de la Côte-des-Neiges qui est une maison avec mur à pignon découvert, est construite en 1751 (CUM, p. 114). Étant donné les importantes modifications apportées à ce bâtiments dans les années 1950 (déménagement, restauration hypothétique), il est difficile de s'assurer qu'elle a bien été construite comme nous la voyons aujourd'hui. Elle n'est pas intégrée dans la liste des maisons de ce type. (CUM, p. 114)

² Les dates sont tirées du livre de la CUM sauf pour la maison Thomas-Brunet.

Maison André-Legault-dit-Deslauriers

vers 1833



43

940, Bord-du-Lac
Dorval

Maison Thomas-Brunet

1834



44

187, chemin du Cap-Saint-Jacques
Arrondissement
L'Île-Bizard-Sainte-Geneviève

Maison Antoine-Brousseau

1835



45

2273, boulevard Guin Est
Arrondissement Ahuntsic-
Cartierville

Maison Paul-Desjardins

vers 1835



46

9350, boulevard Guin Est
Arrondissement
Rivière-des-Paroisses-Pointe-aux-
Trembles

Maison Joseph-David

vers 1839



47

1737, boulevard Guoin Est
Arrondissement Ahuntsic-
Cartierville

Toutes ces maisons sont construites dans les années 1830. De plus, elles sont situées géographiquement sur des terres longeant la rivière des Prairies (le Sault-au-Récollet) au nord de l'île et sur celles longeant les lacs Saint-Louis et des Deux Montagnes, à l'ouest de l'île de Montréal.

Les maisons à mur-pignon découvert modifiées Îles de Montréal et Bizard

Les maisons qui suivent constituent une liste temporaire. Il s'agit de maisons qui ont été construites avec des murs-pignons découverts sur l'île de Montréal et l'île Bizard. La liste identifie les maisons dont le mur-pignon découvert est disparu, les indices permettant de conclure qu'une telle maison a été transformée y sont expliqués. Ils sont basés sur l'observation sur le terrain ou encore à partir de photos prises lors de l'inventaire des maisons de ferme, de photos anciennes ou de documents. Cette liste n'est pas exhaustive mais montre l'importance de ce type de construction sur l'île de Montréal et l'île Bizard. Un inventaire complet de ce type de maison modifiée sur toute l'île de Montréal et l'île Bizard reste à faire.

Maisons à mur-pignon découvert ayant été modifiées (12)

La présence de vestiges de corbeaux ou encore des documents, marché de construction ou photos par exemple, permettent avec une quasi certitude d'identifier une maison comme ayant été construite avec un mur-pignon découvert. Seuls les secteurs où on trouve encore des maisons à mur-pignon découvert ont été privilégiés. Il en reste sans doute encore à découvrir.

La liste de ces maisons est organisée par ordre chronologique de construction.

48



Nom : Maison des Pères de Sainte-Croix

Adresse : 696, boulevard Sainte-Croix

Date de construction : 1794

Architecture rurale (CUM) : p. 349

Arrondissement : Saint-Laurent

Indice : Vestiges de consoles

49



Nom : Maison Simon-Fraser

Adresse : 153, rue Sainte-Anne

Date de construction : vers 1800

Architecture rurale (CUM) : p. 274

Municipalité : Sainte-Anne-de-Bellevue

Indice : Photo ancienne avec des murs-pignons découverts et une seule cheminée centrale. (ill. 61)

50



Nom : Maison Pilon

Adresse : 21285, boulevard Gouin Ouest

Date de construction : 1808

Architecture rurale (CUM) : p. 349

Arrondissement : Pierrefonds-Roxboro

Indices : Vestiges de consoles qui ont été brisées en façade. Les pierres de taille sont toutefois visibles sur les côtés.

51



Nom : Le bocage

Adresse : 26, chemin Lakeshore

Date de construction : 1810 (pierre de date)

Architecture rurale (CUM) : p. 238

Municipalité : Beaconsfield

Indices : Vestiges de consoles d'origine sur les murs de la façade. Esse au sommet du mur-pignon. Pierres différentes pour la cheminée.

52



Nom : Presbytère de la paroisse de Sainte-Geneviève

Adresse : Gouin Ouest

Date de construction : 1830

Source : Pierre de date sur le bâtiment

Arrondissement : L'Île-Bizard-Sainte-Geneviève

Indice : Le marché de construction parle de consoles. En 1891, un nouveau presbytère est construit. Les modifications majeures apportées au presbytère de 1830 n'ont laissé aucune trace des consoles et du mur-pignon découvert.

53



Nom : Maison Massy

Adresse : 1799, chemin Bord-du-Lac (île Bizard)

Date de construction : vers 1830

Architecture rurale (CUM) : p. 323

Arrondissement : L'Île-Bizard–Sainte-Geneviève

Indices : Présence de modillons.

Vestiges de consoles d'origine sur les murs de la façade

54



Nom : -

Adresse : 100, rue Martel (île Bizard)

Date de construction : 1831

Source : Information provenant du panneau d'interprétation situé devant la maison

Arrondissement : L'Île-Bizard–Sainte-Geneviève

Indice : Vestiges de consoles

55



Nom : Maison François-Paquin

Adresse : 1645, chemin Bord-du-Lac (île Bizard)

Date de construction : 1831

Architecture rurale (CUM) : p. 339

Arrondissement : L'Île-Bizard–Sainte-Geneviève

Indices : Vestiges de consoles sur la façade. Présence de modillons.

56



Nom : Maison Brayer

Adresse : 1709, chemin Bord-du-Lac (île Bizard)

Date de construction : 1833 d'après la pierre de date au dire du propriétaire

Architecture rurale (CUM) : p. 245.

Cette source donne 1834 comme date de construction

Arrondissement : L'Île-Bizard–Sainte-Geneviève

Indice : Vestiges de consoles.

57



Nom : Maison Jacques-Poudret-dit-Lavigne

Adresse : 20752, boulevard Gouin Ouest

Date de construction : 1834

Architecture rurale (CUM) : p. 358

Arrondissement : Pierrefonds-Roxboro

Indice : Vestiges de consoles

58



Nom : Maison Jacques-Richer-dit-Louveteau

Adresse : 163, chemin Cap-Saint-Jacques

Date de construction : 1835

Architecture rurale (CUM) : p. 372

Arrondissement : Pierrefonds-Roxboro

Indices : Vestiges de consoles. Modillons.

Fenêtre dans le sommet du pignon.

59



Nom : Maison Eustache-Rouleau

Adresse : 294, chemin Senneville

Date de construction : 1836

Architecture rurale (CUM) : p. 380

Municipalité : Senneville

Indice : Vestiges de consoles. Cette maison a été agrandie vers la droite.

Les sources documentaires et iconographiques

Deux photos datant de la fin du XIX^e siècle montrent que la maison Simon-Fraser possédait à cette époque un mur-pignon découvert. (iii. 60) Aujourd'hui, aucun des indices physiques identifiés plus haut ne permettent de la rattacher à une maison à mur-pignon découvert. Sans ces photos, il aurait été impossible par les seuls signes extérieurs de l'identifier comme telle.

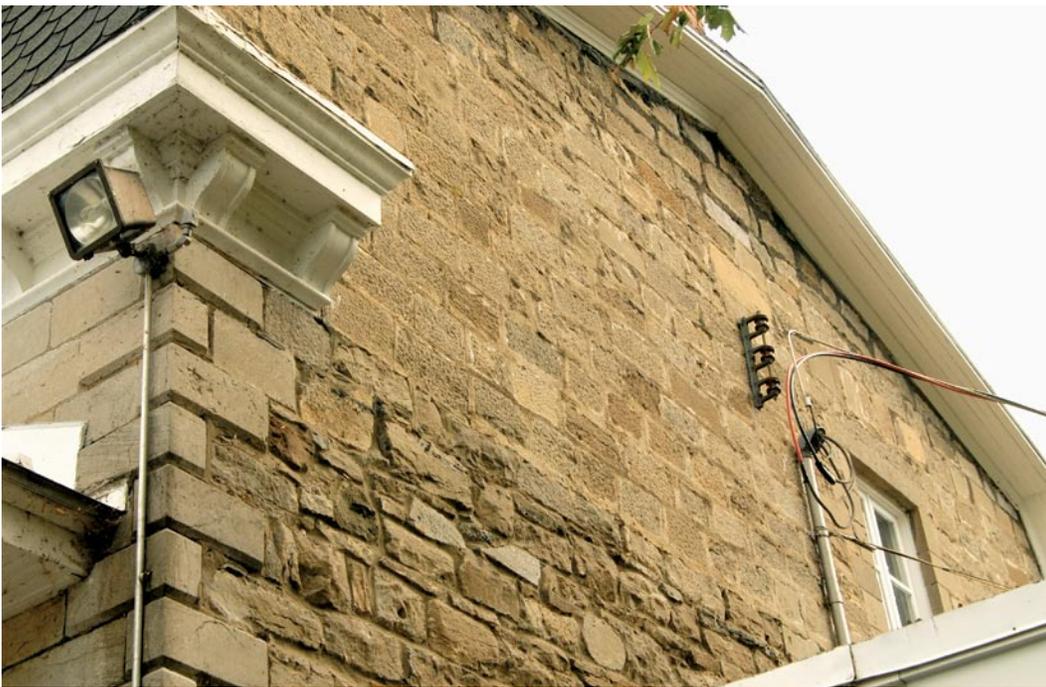
Les traces de pignon découvert sont impossibles à déceler de l'extérieur sur le presbytère de Sainte-Genève. (iii. 61) Dans ce cas, c'est le marché de construction qui nous l'indique puisque des consoles sont commandées au maçon Charles Brunet. En 1891, un nouveau presbytère est terminé. Une partie du presbytère à pignon découvert

est détruit et le reste est grandement modifié. Sans le marché de construction il serait impossible aujourd'hui de savoir qu'il s'agissait d'un bâtiment à mur-pignon découvert. Ces deux bâtiments permettent d'affirmer qu'en plus des maisons qui possèdent des indices clairs, il se peut que le nombre de maisons ainsi construites à l'origine soit beaucoup plus important.



60
Maison Simon-Fraser

tiré de *Les chemins de la mémoire*, d'après une photo en provenance de la Banque de Montréal, sans date



61
Vestiges du mur du presbytère 1830 à Sainte-Geneviève. Aucune trace du mur-pignon découvert n'est visible.

Maisons pour lesquelles on peut avoir des doutes raisonnables permettant de penser qu'elles ont été construites avec un mur-pignon découvert.

Ces maisons possèdent différentes caractéristiques reliées aux maisons à mur-pignon découvert. Toutefois, elles ne montrent pas de trace évidente de consoles. Elles devraient faire l'objet de plus d'investigations lors des travaux de restauration afin de confirmer ou non leur appartenance à cette typologie.

La liste de ces maisons est organisée par ordre chronologique de construction.

62



Nom : Maison Brignon-dit-Lapierre

Adresse : 4251, boulevard Gouin Est

Date de construction : 1770

Architecture rurale (CUM) : p. 30

Arrondissement : Montréal-Nord

Indices : Cheminée double avec fausse cheminée. Cheminées actives en chicane. Son volume.

63



Nom : Maison Jean-Baptiste-Gervais

Adresse : 6255, rue Jarry Est

Date de construction : vers 1780

Architecture rurale (CUM) : p. 59

Arrondissement : Saint-Léonard

Indice : Cheminée double. Les coins sont remodelés.

64



Nom : Maison Boileau

Adresse : 733, chemin Cherrier Ouest (île Bizard)

Date de construction : 1821

Architecture rurale (CUM) : p. 242

Arrondissement : L'Île-Bizard–Sainte-Geneviève

Indices : Construite par le maçon Charles Brunet dont la méthode constructive est généralement la maison à mur-pignon découvert. La cheminée est faite de pierre différente de celle des murs. Des extrémités de poutres apparaissent aux quatre coins. Les fenêtres des combles sont très hautes dans le pignon à la limite du toit.



Nom : Maison Toussaint-Legault-dit-Deslauriers

Adresse : 18395, boulevard Gouin Ouest

Date de construction : 1839

Architecture rurale (CUM) : p. 313

Indices : Construite par le maçon Charles Brunet . Fenêtre centrale au sommet du mur-pignon. Cheminées en chicane.

À partir d'indices architecturaux, le nombre de nouvelles maisons repérées comme ayant eu un mur-pignon découvert à l'origine est de 12. En ajoutant les six maisons ayant encore leur mur-pignon découvert, on obtient 18 maisons de ce type. De plus, les quatre dernières maisons mentionnées pourraient aussi s'y ajouter.

De 1780 à 1840, soit sur une période de soixante ans, une cinquantaine de maisons en pierre sont répertoriées dans le livre de la CUM *Architecture rurale*. De ce nombre, près de 40% peuvent être considérées comme des maisons ayant été ou étant encore à mur-pignon découvert.

Les inconnues

Si on ajoute à cela les photos anciennes contenues dans diverses collections d'architecture qui représentent d'autres maisons de ce type aujourd'hui démolies, en particulier la collection Traquair de l'Université McGill, on comprend encore plus l'importance qu'ont eu ces maisons en termes de quantité et d'influence. On sait par ces photos qu'il en existait sur les côtes Saint-Antoine (III 32), de Liesse, des Neiges par exemple.

Ce mode constructif en zone rurale met l'accent sur la monumentalité due aux murs-pignons découverts chapeautés par des doubles cheminées. La plupart de ces maisons comptent en façade quatre ou cinq ouvertures organisées dans un souci d'harmonie et de symétrie¹. De plus, les consoles font preuve d'un travail fin de la pierre de taille. Tous ces éléments expriment le statut social et économique enviable des propriétaires.

À partir de toutes ces informations, on peut conclure que ce type de maison constitue un mode constructif important et courant qui caractérise l'architecture vernaculaire de l'île de Montréal et de l'île Bizard sur une période d'une soixantaine d'années au maximum. L'exercice de rechercher des traces de mur-pignon découvert mène à identifier certains éléments de l'évolution de la maison vernaculaire rurale montréalaise et fait surgir une nouvelle compréhension des transformations de ces maisons.

¹ La symétrie des façades dépend bien sûr du nombre d'ouvertures. Elles sont symétriques lorsqu'elles sont impaires, la porte étant au centre et bien sûr asymétrique lorsque les ouvertures sont paires.

Au moment où ces maisons cessent d'être construites, vers les années 1840 à Montréal, la construction des maisons en pierre semble en régression si on se fie au Répertoire d'architecture traditionnelle de la Communauté urbaine de Montréal.

La plupart des maisons à mur-pignon découvert recensées sont construites entre 1820 et 1840, marquant le paysage architectural rural de l'île de Montréal et de l'île Bizard. Mais ce type de maison ne se limite pas à cette seule zone géographique puisqu'elle est présente autant sur la rive nord de Montréal que sur la rive sud. (III. 66 à 71) Bien sûr, il est possible de trouver occasionnellement ce type de maison dans d'autres régions, comme à Sainte-Anne-de-la-Pérade par exemple, mais il s'agit plutôt d'exceptions. Comme l'indiquent plusieurs auteurs, cette maison isolée est caractéristique de la région de Montréal et semble une adaptation régionale unique et originale.

Rive nord de Montréal

Rive sud de Montréal

66



Saint-Eustache

67



Saint-Charles

68



L'Assomption

69



Saint-Denis

70



Saint-Placide

71



Saint-Antoine-sur-Richelieu

Deuxième partie

La maison Thomas-Brunet



Les principaux occupants

En 2007, trois études sur le cap Saint-Jacques ont été produites pour le compte de la Ville de Montréal. L'une d'elles traite du potentiel archéologique du parc-nature du cap Saint-Jacques et les deux autres sont des études historiques et architecturales de maisons du cap : la maison Richer-dit-Louveteau (163, chemin du cap Saint-Jacques) et la présente étude de la maison Thomas-Brunet (187, chemin du cap Saint-Jacques). Pour ce qui est de l'évolution historique générale, de l'occupation et de l'utilisation du sol du cap Saint-Jacques, le lecteur se référera au volet historique contenu dans l'étude de potentiel archéologique et à celle d'Alan Stewart et Valérie D'Amour sur la maison Richer-dit-Louveteau.

Les balises géographiques

Le Cap Saint-Jacques est situé à l'extrême nord-ouest de l'île de Montréal. L'ouest du cap donne sur le lac des Deux Montagnes et l'est sur la rivière des Prairies. L'île Bizard, située sur la rive opposée de la rivière, est sa proche voisine. Les voies d'eau que sont le lac des Deux Montagnes et la rivière des Prairies permettent des liens relativement rapides et faciles, en été comme en hiver, entre les populations qui sont installées sur le territoire à proximité. Ces voies de communication permettent le maintien des liens familiaux et les échanges divers entre ces populations.

Les familles Boileau, Brayer dit St-Pierre, Brunet, Cardinal, Ladouceur, Legault, Poudrette dit Lavigne, Paquin, Proulx, Labrosse dit Raymond, Lalande dit Latreille, Sauvé dit Laplante, Théorêt, parmi d'autres, colonisent les différentes paroisses rurales de l'ouest de l'île de Montréal : Pointe-Claire, Sainte-Anne et Sainte-Genève. Les membres de ces familles peupleront naturellement les seigneuries situées au nord des rivières des Prairies et des Mille-Îles et celles situées au pourtour du lac des Deux Montagnes.

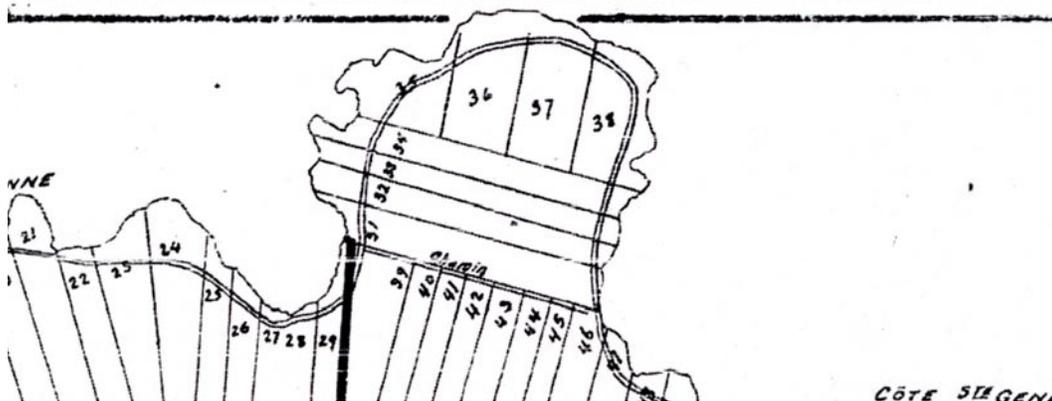
Les différents actes recensés dans *Étude de potentiel archéologique du parc-nature Cap-Saint-Jacques* indiquent des liens avec des familles situées dans la seigneurie du lac des Deux Montagnes. Quatre exemples illustrent bien les rapports qui peuvent

s'établir entre les habitants du cap Saint-Jacques et ceux de la seigneurie du Lac (qui correspond grosso modo au territoire de l'actuelle MRC de Deux-Montagnes). Il s'agit ici d'un échange de trois terres réalisé au début du XIX^e siècle ainsi que d'une cession de droits de succession concernant deux sœurs habitant de part et d'autre du lac. Ces documents illustrent aussi la mobilité de la population autour du lac des Deux Montagnes.

- Le 3 octobre 1805, Clément Proulx et son épouse, Marie-Anne Strasbourg du cap Saint-Jacques échangent leur terre avec maison, grange et autres bâtiments contre celle de Jean-Baptiste Rouleau de la côte Saint-Jean à Saint-Benoît.
- Le 8 octobre 1805, Jean-Baptiste Rouleau échange sa terre du cap Saint-Jacques, maison, grange et autres bâtiments, contre celle de Joseph Leblanc de Saint-Benoît.
- Le 21 février 1807, Joseph Leblanc et son épouse, Marie Robiard, tous deux de Sainte-Genève, échangent leur terre avec maison et autres bâtiments contre celle de Joseph Poudrette et de sa femme Elisabeth Rocbrune, tous deux de la côte Saint-Vincent à Saint-Benoît (aujourd'hui Mirabel).
- Le 16 août 1817, Marie-Louise Brunet, épouse d'Étienne Lamagdeleine de la paroisse de Saint-Benoît, et sa sœur, Agathe Brunet de Sainte-Genève, vendent leurs droits de succession sur une terre du cap Saint-Jacques.

La famille Brunet sur le site

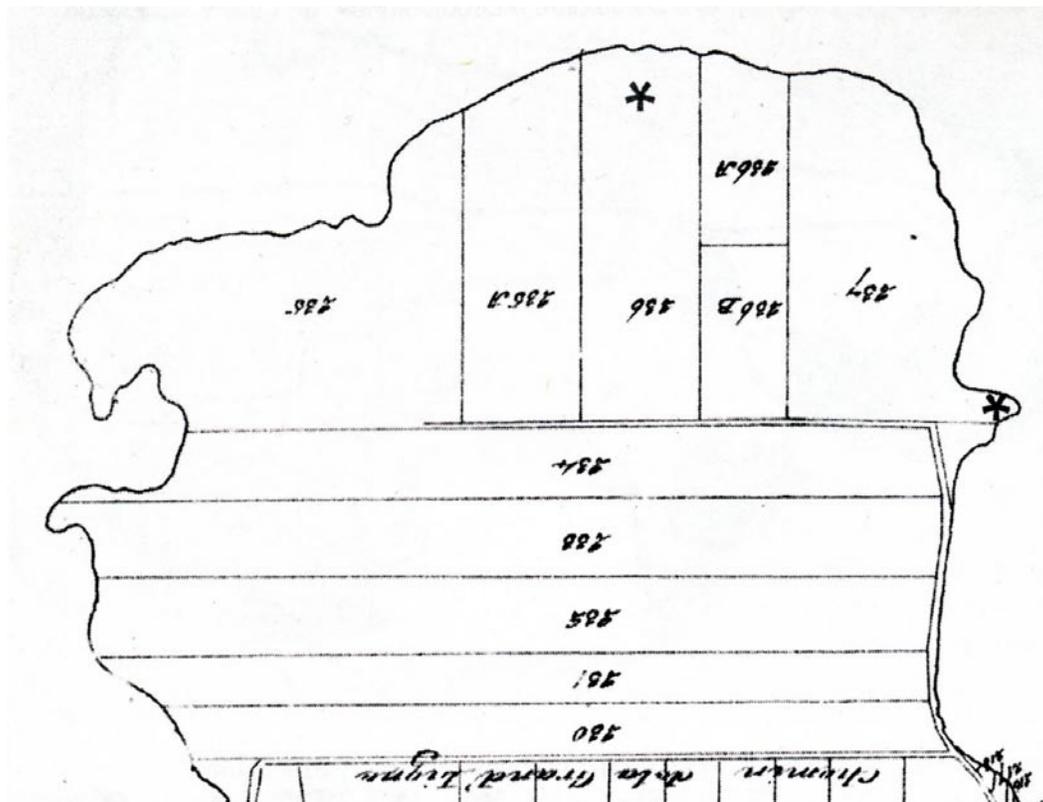
Les premières terres concédées à la colonisation sur le cap Saint-Jacques datent de 1722. La vocation agricole des lieux est maintenue jusqu'au XX^e siècle. Les détails des différentes transactions au cap Saint-Jacques sont documentés dans l'*Étude de potentiel archéologique du parc-nature Cap-Saint-Jacques*. Cette dernière identifie les propriétaires successifs des terres de la partie nord du cap. Le lecteur s'y référera pour obtenir les détails des différentes transactions. Dans le cadre de cette étude, seuls les documents directement rattachés à la compréhension de l'évolution de la maison seront retenus.



72
Le cap Saint-Jacques
en 1834.

VM-GDA. Extrait du plan du
terrier de 1834.

Les censives numéros 36 et 37 sont concédés par les Sulpiciens au début du XVIII^e siècle. En 1807, le lot 37 devient la propriété du couple Joseph Poudrette et Elisabeth Rocbrune ¹. En 1817, Agathe Sicard, veuve de Jean-Baptiste Brunet, devient la propriétaire du lot voisin, le no 36. (iii. 72) Leurs enfants, Thomas Brunet, fils de Jean-Baptiste et Marguerite Poudrette, fille de Joseph, se marient le 19 avril 1819 dans l'église de Sainte-Genève. Le 18 mars 1828, à 29 ans ², Thomas et sa femme héritent de la partie ouest du lot 236 (partie de l'ancien no 37) (iii. 73) grâce à une donation faite par les parents de Marguerite.



73
Le cap Saint-Jacques
en 1876.

Extrait du plan de L.W. Sicotte,
Plan officiel de la paroisse de
Sainte-Genève, comté de
Jacques-Cartier.

Cette donation compte une terre de quatre arpents par quatorze qui contient une maison, une grange et autres bâtiments. De plus, sont donnés des animaux : quatre bœufs et quatre vaches, un cheval, quatre brebis et une génisse; des instruments aratoires, des produits de la ferme dont des pois et de l'avoine. Des clauses particulières sont ajoutées. Par exemple, Joseph Poudrette et Elisabeth Rocquebrune se réservent, entre autres, la

¹ Joseph Poudrette, veuf d'Amable Godin, et Elizabeth Rocbrune, fille de François et Marie-Jeanne Pilon, se marient à l'église de Sainte-Genève le 27 novembre 1797. Dans les documents le nom Poudrette ou Poudret est orthographié indifféremment de deux façons.

² Thomas Brunet est né dans la paroisse de Sainte-Genève le 22 décembre 1798.

jouissance de la maison (probablement en bois puisque rien n'est spécifié) et la sœur de Marguerite, Scholastique, hérite de certains meubles. Cette terre s'ajoute à celle dont Thomas était le propriétaire, soit le no 36.

La maison en pierre du couple Brunet-Poudrette

Le couple Brunet-Poudrette habite sans doute une maison de bois, probablement la maison qui est construite sur la partie de lot appartenant à Thomas Brunet. À partir de 1828, le couple est propriétaire d'une grande terre. Ce n'est que quelques années plus tard qu'il se fait construire une grande maison en pierre.

La construction d'une maison correspond généralement à une étape de la mise en valeur d'une terre. Le défrichement s'échelonne sur plusieurs décennies après la première concession faite par les Sulpiciens, seigneurs de l'île. Dans le cas du cap Saint-Jacques, il s'agit du début du XVIII^e siècle. Le colon défriche un ou deux arpents par année, se construit une première maison de pièce sur pièce. La construction d'une maison en pierre arrive entre cinquante et cent ans après la première concession. Toutefois, ce n'est pas le lot de tous les agriculteurs. Dans le *Dénombrement* de l'île de Montréal de 1825 produit par Louis Guy et Jacques Viger, on recense 51 maisons en pierre sur le territoire de la paroisse de Sainte-Geneviève, alors que 170 sont en bois. Les maisons en pierre comptent alors pour un peu moins du quart des maisons à Sainte-Geneviève.

Date de construction de la maison Thomas-Brunet

Le *Répertoire d'architecture traditionnelle : Architecture rurale* indique vers 1835 comme date de construction. Toutefois, la pierre de date située sur la façade au-dessus de l'ancienne porte d'entrée indique clairement la date et les initiales du constructeur : 1834 et CB (Charles Brunet). Cette pierre devient le seul document qui permet de dater exactement la maison (iii. 74). Les initiales du maçon ont aussi permis de l'identifier et de lui attribuer plusieurs des maisons toujours existantes dans l'ouest de l'île.



74
Inscription sur la pierre de date de la maison Thomas-Brunet

187, chemin du Cap-Saint-Jacques

Quand cette maison a-t-elle été commandée? Il est impossible de répondre à cette question de façon certaine, mais deux exemples concernant le maçon Charles Brunet amènent au moins un éclairage sur la façon de fonctionner de celui-ci. En juin 1824, un marché est signé entre un propriétaire de la paroisse de Saint-Martin, le menuisier Louis Laurain, et Charles Brunet. Ils y déterminent le moment de la construction qui se fera en deux étapes : dans un premier temps, les fondations qui seront terminées à la Toussaint, soit le 1^{er} novembre, et le reste au mois d'août de l'année suivante. On sait que Charles Brunet commencera le carré de la maison au printemps de 1825. D'autre part, un autre marché de construction, entre Charles Brunet et Joseph Lalonde de la paroisse de Sainte-Anne, daté du 1^{er} avril 1828, confirme cette façon de faire. Les fondations seront élevées à l'été 1828 et le reste se terminera en juillet de l'année suivante. Charles Brunet semble échelonner la construction de certaines des maisons dont il est le constructeur sur deux ans. Comme aucun marché de construction n'a été trouvé pour cette maison, on peut présumer que c'est aussi le cas de la maison Thomas-Brunet. Malgré ces considérations, la date de 1834 est celle qui est retenue comme date d'achèvement de cette maison. Au moment où elle est terminée, la famille de Thomas Brunet compte six enfants vivants, deux sont décédés en bas âge. Quatre autres enfants sont encore à venir.



75

Photo de la maison Thomas-Brunet avant les transformations de 1928.

VM-SMTP-BPTE. Dossier de recherche

La donation de 1858

Le 8 juin 1858, soit trente ans après avoir hérité par donation, le couple Brunet-Poudrette reproduit le même type d'entente avec leur fils Théophile alors âgé de 31 ans³. Ce dernier avait épousé Rosalie Meloche, le 8 juillet 1850, à l'église de Sainte-Geneviève. Dans cet acte passé devant le notaire François-Hyacinthe Brunet, Thomas cède à son fils une partie de sa terre qui comprend la maison en pierre. Cette donation comporte aussi de nombreuses clauses dont certaines sont assez lourdes. Elles touchent autant l'utilisation de la maison et des bâtiments et leur bon entretien que la rente annuelle et viagère qui doit être fournie par Théophile. Le libellé des termes de cette donation laisse croire que les parents contrôlent la situation. Ils voient à ce que tous les aspects de leur bien soient à leur convenance et que les enfants célibataires aient leur part de la jouissance de la maison et de la terre familiales.

Ainsi, les donateurs se réservent pour eux seuls la moitié nord-est de la maison avec « la partie de la cave & du grenier qui correspond ». De plus, l'héritier Théophile Brunet devra entretenir à ses frais la maison qui « sera entretenue toute entière & convenablement de toutes grosses & menues réparations ». Les parents jouiront de l'écurie, ils auront accès au four à pain, qui sera également entretenu par leur fils, ils auront le droit de puiser l'eau dans les puits creusés sur la terre donnée, pourront engranger les grains et le fourrage, auront le droit, pour leur propre usage (cuisson, four à pain et chauffage) de couper le bois sur la terre à bois.

D'autres clauses concernent les enfants du couple Brunet-Poudrette. Ils se réservent le droit de garder leurs enfants célibataires avec eux ainsi que leurs serviteurs. Toutes ces personnes pourront circuler à leur guise sur la terre et dans les bâtiments sans causer de dommage.

Bien que la maison en pierre soit donnée à Théophile, les donateurs, leurs enfants mineurs ou célibataires et les serviteurs maintiennent l'usage et l'occupation de la maison. Cette grande maison en pierre abrite donc en 1858, le couple Brunet-Poudrette, leurs enfants célibataires ou mineurs, les serviteurs et le couple Brunet-Meloche. Ces derniers doivent supporter toutes les conditions énumérées dans l'acte de donation.

Théophile et Rosalie Meloche n'auront pas d'enfants. Toutefois, ils adopteront leur neveu Ambroise-Trefflé alors qu'il est encore en bas âge. Thomas Brunet meurt en 1872 à l'âge de 74 ans. Il est inhumé dans l'église de Sainte-Geneviève. L'année suivante, Théophile qui est veuf se remarie avec Rosalie Paiment.

³ Il est né le 26 octobre 1826

Contenu de l'acte de donation du 8 juin 1858

Les obligations de Théophile Brunet envers ses parents

En contrepartie de cette donation, Théophile Brunet s'engage à leur payer une rente annuelle et viagère dont le couple Brunet-Poudrette précise le contenu.

- 20 minots de « beau » blé, « bleuté par & aux frais » de Théophile Brunet,
- 30 minots de « bel et bon avoine »,
- 24 minots de « bon pois, dont deux cuisants pour la soupe,
- 2 minots de « beau sel »,
- 1 livre de poivre,
- 3 livres de thé,
- 20 livres de « savon sec »,
- 3 gallons de « bon rhum de la jamaïque»,
- 10 minots de « bonne, belles & grosses patates »,
- 100 livres en argent (ancien cours),
- 30 livres de « bon tabac »,
- 3 gallons « de bon sirop »,
- 30 livres de beurre salé,
- 20 « cordes de bois d'érable, hêtre ou de merisiers & en sus deux autres cordes de bois blanc, le dit bois ayant trois pieds d'une pointe à l'autre, étant sain & tout quartiers, Sans buches ni rondins, buché & cordé du printemps précédent, converti pour l'usage du poêle de la cheminée & du four »,
- 2 cochons « maigres de taille un peu au dessus de la moyenne. Il sera livré tous les ans». Mais, ils pourront demander à leur fils de remplacer ces deux cochons par des cochons « bien gras », plus 30 livres de saindoux,
- 24 douzaines « d'œufs frais du printemps à l'automne au besoin des donateurs ». Ces derniers seront libres « au lieu d'exiger ces œufs, de laisser courir sur le dit lot de terre & de loger dans le poulailler (de Théophile) autant de poules que celui-ci en aura lui-même & les œufs et poulets des poules les dites parties qu'ils soigneront aux frais communs, seront partagés également « entre eux»,
- 60 livres de « bon bœuf gras & frais »,
- une « bonne vache laitière vèlée au printemps et remise à la Ste Catherine, paccagée & hivernée par & au frais du dit Donataire (soit Théophile) qui la remplacera en cas de mort, maladie ou autre accident qui priveroient les dis donateurs de son profit ».

La rente annuelle et viagère sera payée comme suit : « les cochons maigres & les pois à la St Michel, le foin au temps des foins, les patates au temps qu'on les arrache, la vache (...) & les autres articles dans le cours de décembre ».

Autres obligations

Théophile devra fournir à ses parents pour le restant de leur vie « une bonne fille, qu'il payera loyer & nourrir ». Il devra également donner à son frère Régis Brunet à sa majorité, autant « d'animaux, de grains, d'instrument aratoire & d'articles de ménage qu'il en a donné au dit donataire (Théophile Brunet) par les dits donateurs (le couple Brunet/Poudrette) en vertu de son contrat de mariage avec Dame Rosalia Meloche ». Théophile devra également « loger dans une chambre convenable et chauffer en hiver dans la dite maison en pierre, à compter du décès du survivant des dits donateurs, Philomène et Julie Brunet, ses sœurs tant qu'elles seront célibataires & jusqu'à leur décès respectif, si elles décèdent célibataires, elles auront le droit de se servir du poêle et de la cheminée du dit donateur (le couple Brunet-Poudrette), avec le droit d'aller et venir dans le reste de la maison »

SOURCE : BAnQ, notaire François-Hyacinthe Brunet, Donation de Thotams Brunet à Théophile Brunet, 8 juin 1858, no 3354

La donation de 1886

Le 6 décembre 1886, Théophile Brunet donne les lots désignés sous les numéros 236 et 236 A, avec la maison, à son neveu Trefflé Brunet. À ce moment, les deux sont cultivateurs. Le but de cette donation est de favoriser l'établissement de Trefflé, encore célibataire. Ce dernier est né le 23 novembre 1867 et son oncle Théophile Brunet en est alors le parrain. Lors de la donation, Trefflé vient à peine d'atteindre ses 19 ans.

Dans cet acte, Théophile Brunet garde l'usufruit de la maison et Trefflé s'engage à travailler au profit de Théophile sans exiger de salaire. En échange de cela, Théophile s'engage à loger son fils adoptif (et sa famille s'il y a lieu), « chauffer, nourrir, éclairer, vêtir & entretenir convenablement ». Ces deux dernières clauses seront abolies en 1888 lors du contrat de mariage entre Trefflé Brunet et Émilie Lalonde. Lors de cette convention unissant les futurs époux, Théophile renonce à ce que Trefflé travaille pour lui et, en contrepartie, le futur époux décharge son oncle et père adoptif de l'obligation « de le loger avec son épouse & ses enfants, s'il en a, chauffer, nourrir, éclairer, vêtir & entretenir convenablement ». On peut penser que les nouveaux époux n'habitent pas la maison ou, s'ils y habitent, ils devront subvenir à leur entretien et sans doute payer un loyer. Chose certaine, Théophile Brunet maintient l'usufruit de la maison.

Le 20 novembre 1910, Trefflé Brunet vend sa terre (lot 236 et 236 A) avec la maison en pierre à Joseph Chauret, notaire de la paroisse. Le tout est alors loué. C'est donc dire que Trefflé Brunet n'habite pas la maison au moment de la vente. C'est à cette date que le cycle des donations familiales se termine pour cette partie de terre.

Plusieurs transactions

Le notaire Joseph-Adolphe Chauret a acheté cette propriété pour 9 000\$. Quinze jours plus tard, le 16 décembre 1910, il la revend à l'agent immobilier Arthur E. Abbott pour la somme de 13 000\$ dont 2 000\$ avaient déjà été versés à Chauret avant la transaction officielle du 16 décembre. Cet agent immobilier conserve la propriété jusqu'au 28 octobre 1919 (iii. 76), moment où il la vend pour 22 000\$ au manufacturier James Baumann Peck qui en reste le propriétaire jusqu'à sa mort en 1955.

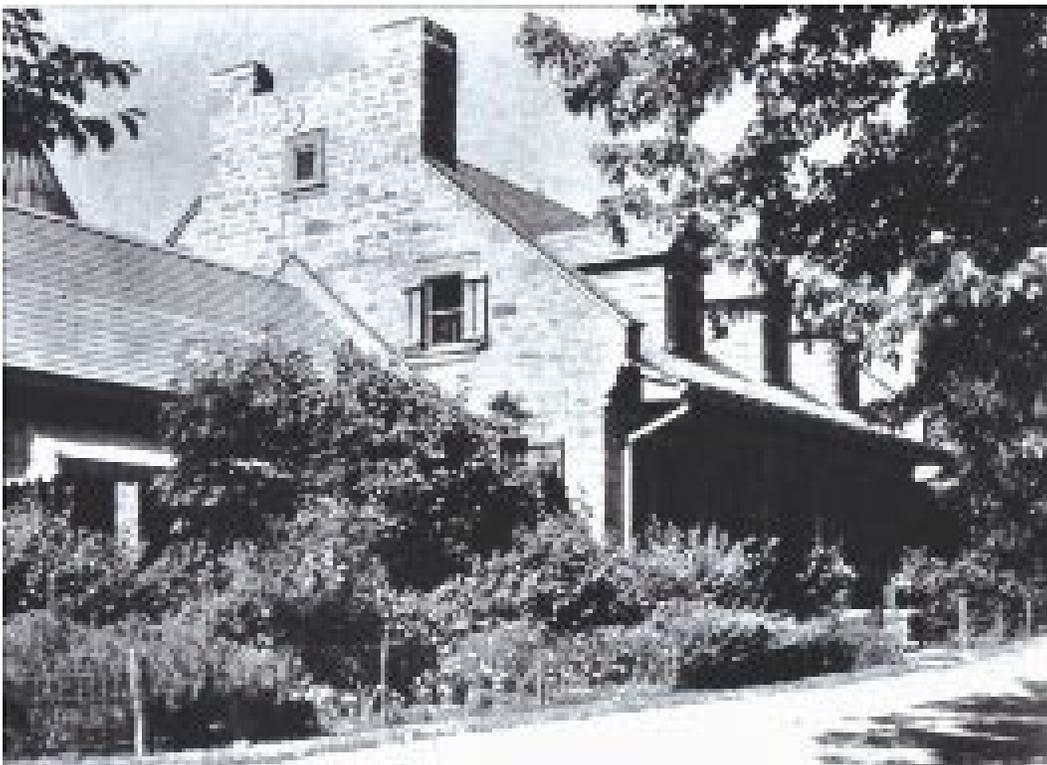
Un changement de vocation

En décembre 1910, la vente à Arthur E. Abbott met fin à la vocation agricole traditionnelle du lieu, c'est-à-dire une terre exploitée par le propriétaire-cultivateur. Est-ce que l'agent immobilier Arthur E. Abbott achète cette propriété pour en faire sa maison de campagne ou est-ce qu'il achète cette terre à des fins spéculatives? Il est impossible de le dire à partir des sources consultées. Toutefois, ce changement de vocation est clair en ce qui concerne James Baumann Peck lorsqu'il prend possession de cette terre en 1919. Il utilise cette propriété comme lieu de résidence secondaire.



76
État de la maison
Thomas-Brunet avant
les transformations de
1928.

Collection particulière



77
La maison Thomas-
Brunet et son nouvel
environnement en 1933

VM-SMTP-BPTE. *Dossier de
recherche*

Une nouvelle construction

Neuf ans après avoir acheté la maison Thomas-Brunet, James Baumann Peck change radicalement les lieux (ill. 77). Il demande à son frère Hugh A. Peck de préparer des plans pour une adjonction importante qui fera plus que doubler la grandeur de l'ancienne maison de ferme. Il souhaite que cette nouvelle construction ressemble à un *French chateau*⁴. Les travaux sont terminés en 1928, comme l'indique la pierre de date gravée au dessus de la porte de la tourelle.

L'ancienne maison Brunet sert de point de départ stylistique pour la nouvelle construction conçue dans le courant régionaliste qui a alors cours au Québec. À cette époque, des articles sont publiés sur ce sujet et les architectes sont formés dans cet esprit, ceux de l'Université McGill en particulier. Plusieurs d'entre eux conçoivent entre autres des résidences inspirées des maisons traditionnelles québécoises. Hugh A. Peck y ajoute des éléments inspirés des châteaux français, comme les tourelles situées à l'arrière de la maison Thomas-Brunet. (ill. 78 à 81)



78

Cette partie de la maison date de 1928. Elle imite la maison Thomas-Brunet autant par le volume, le mur-pignon découvert, les doubles cheminées et le nombre des ouvertures. Deux tourelles s'élèvent de part et d'autre de cette aile.

⁴ Communication verbale de Richard Peck à Alan Stewart le 13 décembre 2007. Richard Peck est le fils de Hugh A. Peck, neveu de James B. Peck. Les informations sur la famille Peck proviennent principalement des informations recueillies lors de cette conversation.

James Baumann Peck et Muriel Adelaide Hoodless

James Baumann Peck fait partie de la famille Peck propriétaire de la compagnie Peck Rolling Mills Limited. Fondée en 1849 sous la raison sociale de Thomas Peck & Company, cette compagnie est alors un grossiste en quincaillerie. Déjà, l'année suivante, elle installe une clouterie aux abords du canal de Lachine et devient un grand manufacturier de clous de toutes sortes. En 1902, elle prend le nom de Peck Rolling Mills Limited. En 1919, les annuaires Lovell mentionne que James B. Peck est vice président de la compagnie Peck Rolling Mills et en 1925 président.

James Bauman Peck épouse Muriel Adelaide Hoodless vers 1910. Elle est la fille d'un manufacturier de meubles de Hamilton en Ontario. Sa mère, Adelaide Sophia Hunter est très connue dans le domaine de l'éducation des femmes en Ontario à la fin du XIX^e siècle. Muriel avait épousé en premières noces, James Norris Oliphant, un riche américain. Le couple Hoodless-Peck n'a pas eu d'enfant.

En ville, James B. Peck habite longtemps le domaine familiale de la rue Durocher et en 1926-1927, le couple installe leur résidence principale dans une maison nouvellement construite au 12 Chelsea Place. James Baumann Peck meurt en 1955.

Hugh Adderly Peck

Hugh A. Peck est le frère de James Baumann Peck. Il est né à Montréal en 1888. Il étudie l'architecture à l'Université McGill où il gradue en 1911. Par la suite, il parfait ses études à Paris. Lorsqu'il revient à Montréal, il travaille pour les architectes Brown et Vallence pour ensuite intégrer la firme Barott et Blackader dont les bureaux sont situés dans l'édifice Birks. En février 1913, il est admis à l'Association des architectes de la province de Québec. Il participe à la Première Guerre mondiale dans l'armée de l'air. À son retour de la guerre, il reprend la pratique à son compte et sa production est essentiellement consacrée à la construction résidentielle.

En 1909, alors qu'il est à peine âgé de vingt ans, il participe à un voyage dans le grand nord canadien à l'été 1909. De Montréal il part en bateau pour se rendre à la baie de James à bord du navire Adventure. Il rapporte de ce périple un journal et un album de photos. Il se marie en 1913 avec Madeleine Kohl avec qui il a deux enfants. Outre ses activités professionnelles, il s'intéresse à la peinture à l'huile et l'aquarelle. Il meurt en 1945.



79
Aquarelle de Hugh A. Peck
Collection particulière

La vie à la campagne

Les Peck aménagent cette résidence secondaire pour répondre à leurs intérêts personnels et à leur besoin de tranquillité. Le couple s'en sert l'été et les week-end pendant le reste de l'année. Muriel Hoodless est une amateur de piano, elle pratique cet instrument à la campagne où elle fait installer deux pianos à queue. Le couple ne pratique aucun sport, contrairement à d'autres hommes d'affaires installés à Saraguay par exemple.



80
La partie arrière est l'oeuvre de l'architecte Hugh A. Peck.

Les employés restent sur place, en particulier le jardinier, un dénommé Proulx, cultivateur, qui s'occupe de l'entretien du terrain et du jardin potager. Il habite une maison à proximité de la maison principale. Un chauffeur semble aussi à résidence.

La vocation fermière des lieux semble se perpétuer. Dans son testament de 1953, James B. Peck identifie sa propriété du cap Saint-Jacques comme étant une ferme (farm). En décembre 1955, la succession de James Baumann Peck vend pour un dollar « a certain farm at Cap St. Jacques (...) containing an area of about one hundred and eight arpents more or less – together with such buildings, fixtures, livestock, farm machinery, lawn mowers and pumps as are presently on the property and owned by the Vendor in this said quality and the produce on the farm at present in storage. »⁵ Le nouveau propriétaire, le comptable Clive Gault Benson, est un ami de la famille Peck. Il y installe sa résidence principale.

Cette propriété est toujours décrite comme une ferme en 1961, mais aucune mention n'est faite de la machinerie et des animaux. On peut penser que l'exploitation agricole est disparue à cette époque, puisque lors de la vente par la succession Clive Gault Benson au sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-Marie, il n'est plus fait mention de machinerie ou d'animaux ou même d'une ferme.



81
Lieu de villégiature de James Baumann Peck en 1933

VM-SMTP-BPTE. Dossier de recherche

Construite comme maison de ferme pour la famille de Thomas Brunet en 1834, elle devient une maison convoitée par James Baumann Peck comme lieu de villégiature moins de cent ans après sa construction. Achetée en 1919, le changement de vocation se traduit par l'importante adjonction de 1928 qui répond aux besoins de James Baumann Peck, un membre financièrement à l'aise de la communauté anglophone montréalaise.

⁵ <http://www.registrefondier.gouv.qc.ca>, Notaire Herbert Bayne McLean, *Testament de James Baymann Peck*, 16 janvier 1953

Charles Brunet, maître maçon

Charles Brunet est le maçon qui a construit la maison Thomas-Brunet. Ce n'est pourtant pas la seule : oeuvrant au début du XIX^e siècle, il est le constructeur de plusieurs autres maisons en pierre sur l'île de Montréal, l'île Bizard et aussi sur l'île Jésus (Laval), marquant ainsi le paysage agricole par son oeuvre.

Pour mieux connaître sa production, les actes notariés ont été consultés, principalement les marchés de construction mettant en scène ce maçon. En fait, ce sont les bâtiments eux-mêmes qui ont livré une partie importante des informations concernant ce maçon et ses constructions. Les pierres de date inscrites au sommet des portes d'entrée jointes aux initiales CB ont servi de guide pour identifier l'ampleur de sa production. Ces sources permettent de mieux comprendre les réalisations de Charles Brunet, son mode constructif et ses activités. À cela s'ajoutent d'autres références : les informations contenues dans le Répertoire d'architecture traditionnelle de la CUM *Architecture rurale*, le livre d'Éliane Labastrou sur l'histoire de l'île Bizard, les informations fournies par Marc Locas et les panneaux historiques installés devant certaines maisons de l'ouest de l'île ont complété les données.

Notes biographiques

Charles Brunet est né dans la paroisse de Sainte-Geneviève le 4 novembre 1794. Il est baptisé sous le nom d'Antoine Charles. Toutefois, tous les documents qui le mentionnent n'utilisent que le prénom Charles. Il est le cinquième d'une famille de 10 enfants.



82

Nom de Charles Brunet gravé sur la pierre de date du presbytère de Sainte-Geneviève.

À 23 ans, le 27 janvier 1817 il épouse Marie-Anne Lanthier à l'église de Sainte-Geneviève. L'acte de mariage ne mentionne aucun métier pour Charles Brunet. Le couple aura 16 enfants dont dix mourront en bas âge. Sa femme meurt en janvier 1840 à l'âge de 43 ans. Charles se remarie en juin 1842 avec Marguerie Barbary dit Grand'maison, en présence entre autres de son frère François et de son fils François-Xavier. L'acte mentionne qu'il est cultivateur. Charles Brunet ne sait pas signer.

On sait que Charles Brunet a surtout vécu à Sainte-Geneviève, mais il semble ne pas avoir occupé toujours la même terre. Quelques actes nous indiquent plus précisément son lieu de résidence temporaire. Dans un acte de vente de 1827, on dit qu'il habite à Sainte-Geneviève près du chemin qui mène à la côte Saint-Charles – il semble n'y habiter que quelques années – et en 1831, dans un marché de construction, il est décrit comme maçon de l'île Bizard alors située dans la paroisse de Sainte-Geneviève.

Certains documents l'identifient comme cultivateur et d'autres comme maçon. Il semble ne pas y avoir de démarcation claire entre ces deux métiers. Il doit les avoir exercés en parallèle. De plus, il est syndic de la paroisse de Sainte-Geneviève en 1848 et marguillier en charge en 1850 ¹. Le 25 avril 1859, à l'âge de 64 ans, il est inhumé sous l'église de Sainte-Geneviève. Seule la mention de cultivateur apparaît dans cet acte.

Les métiers de Charles Brunet

Charles Brunet semble avoir exercé deux métiers en parallèle, celui de cultivateur et celui de maçon. Dix marchés de construction qui s'échelonnent entre 1824 et 1831 le décrivent comme maçon dans le minutier du notaire Peltier. En 1842, lors de son second mariage, on le dit cultivateur. Que peut-on en déduire?

Un acte de vente de 1827 peut nous éclairer sur ses métiers. Le 8 juillet 1827, le couple Brunet-Lanthier vend un « emplacement » d'un demi arpent par un arpent à Eustache Rouleau, leur voisin. Une maison en pierre et une écurie de bois y sont construites. Charles Brunet se réserve alors de droit « d'enlever la petite maison de bois qui est construite sur le dit emplacement » ². Dans cet acte Charles Brunet devient locataire des lieux pour sept ans. Outre la propriété vendue, il loue aussi une terre de deux arpents et quart sur vingt dont l'emplacement fait partie. Cette terre est située derrière le chemin qui mène à la côte Saint-Charles à Sainte-Geneviève. Ce contrat indique que le couple Brunet dispose de la terre et de ses dépendances à titre de fermier pour sept ans à la charge de l'ensemencer, labourer (...) en temps et saison & et l'en entretenir les clotures convenablement, de répondre à tous travaux de fosses clotures, ponts et cours d'eau auxquels la dite terre pourroit être assujetties – enfin d'en jouir comme un bon père de famille doit et est obligé de faire avec le droit de loyer la dite terre à d'autres mais sans faire

¹ Informations fournies par une communication écrite de Marc Locas à Denise Caron, le 16 octobre 2007

² BAnQ, Not. A. Jobin, *Acte de vente de Charles Brunet et Anne-Marie Lanthier à Eustache Rouleau*, 8 juillet 1827

habiter la dite maison par aucune autre personne que par lui-même pendant le cours des dites sept années (...) De plus il a été convenu que le dit Chs Brunet aura droit de semer toute la dite terre entièrement par trois années seulement à son choix sur les cinq premières années et il sera obligé de faire paccager la moitié de la terre pendant les quatre années. Le dit E. Rouleau cède au dit Chs Brunet la moitié du foin qui est actuellement sur une prairie de la dite terre et quatre cents bottes de paille qui seront livrables cet automne à condition que le dit Charles Brunet remettra au dit E. Rouleau la dernière année qu'il aura la dite terre la même quantité de bottes de paille et la moitié du foin de la même prairie.³

Le bail est annulé et résilié en septembre 1829. Charles Brunet abandonne alors la terre à Eustache Rouleau. Toutefois, Charles Brunet « aura le droit de récolter tous les fruits encore pendant par les racines sur la dite terre et de jouir de la maison et de la grange jusqu'au premier de mars prochain ». ³

Les informations fournies par d'autres actes indiquent que Charles Brunet cumule deux emplois. En 1831, on sait qu'il est propriétaire d'une terre à l'île Bizard. Tout en exerçant le métier de maçon, il ne semble pas abandonner pour autant les activités agricoles.

En 1842, lors de son second mariage, seule la mention cultivateur est écrite dans l'acte. Peut être a-t-il abandonné le métier de maçon, d'autant plus que nous n'avons pas, pour l'instant, de sources qui nous permettent de croire qu'il continue son métier de maçon.

Le métier de maçon

Rien ne nous indique comment Charles Brunet a appris son métier. Le terme « compagnon maçon » apparaît dans un marché (14 juin 1829). Il décrit les employés de Charles Brunet. On peut présumer que Charles Brunet a suivi un chemin semblable. La maison la plus ancienne connue qu'il a construite date de 1821. À ce moment, il a 27 ans. En 1830, la pierre de date du presbytère le désigne comme « maître maçon ». (III. 82) Ces deux réalités de compagnon et de maître font référence à une terminologie attachée à l'apprentissage des différents métiers de la construction en France. Tout cet aspect du domaine de la construction est actuellement peu connu.

L'identification des maisons construites par Charles Brunet

À partir des actes notariés et des dates inscrites sur les pierres de date des maisons de pierre de l'ouest de l'île de Montréal, on peut conclure que sa carrière de maçon s'est échelonnée sur près de vingt ans, soit de 1821 (*Architecture rurale* – p. 243) à 1839 (la dernière inscription sur une pierre de date). Durant cette période, on peut lui attribuer la construction de 18 maisons, ce qui représente le plus grand corpus de maisons rurales sur l'île de Montréal et l'île Bizard. De ce nombre, douze subsistent avec divers degrés d'intégrité.

³ BAnQ, Not. A. Jobin, *Acte de vente de Charles Brunet et Anne-Marie Lanthier à Eustache Rouleau*, 8 juillet 1827

Le territoire couvert par les constructions de Charles Brunet

Les maisons pouvant être attribuées à Charles Brunet sont au nombre de 18. Ce sont les marchés de construction, les pierres de date toujours en place sur les maisons et les sources secondaires qui ont permis d'établir cette production. Ces maisons sont situées pour une très grande proportion dans l'ouest de l'île de Montréal (les paroisses de Sainte-Geneviève incluant le territoire de l'île Bizard, de Sainte-Anne et de Saint-Martin, cette dernière sur l'île Jésus). Les sept maisons qui suivent sont identifiées à partir des marchés de construction contenus dans le minutier du notaire Peltier. Il est possible de penser qu'il a construit d'autres maisons et que des pierres de date, actuellement cachées pourront être mises à jour lors de travaux et compléter ce répertoire des maisons construites par le maçon Charles Brunet.

1

Une maison de pierre à Sainte-Geneviève qui sera érigée par Charles Brunet

Date : 27 février 1823

Type d'entente : Échange de service entre Simon Barbeau, menuisier de la paroisse de Sainte-Geneviève, et Charles Brunet, maçon de la même paroisse

Description des travaux :

Charles Brunet demande à Simon Barbeau de fabriquer les « chassis » pour « *une maison que le dit Chs Brunet se propose de faire ériger* ». On peut penser qu'il s'agit de sa propre maison. D'autre part, Charles Brunet s'oblige « de faire pour le dit Simon Barbeau les enduits du second étage de la maison qu'il occupe actuellement, lesquels enduits seront faits en la meilleure manière possible surtout ceux du pan de devant qui seront faits à la règle » etc...

« À la charge par le dit Charles Brunet de fournir (pour les travaux de menuiserie effectués par Simon Barbeau) les matériaux nécessaires c'est à dire le bois et les ferrures » et « à la charge par le dit Simon Barbeau (pour les travaux des enduits et autres ouvrages à l'intérieur de sa maison) de fournir pour les dits enduits les lattes les clous et le mortier nécessaire – et de plus de nourrir le dit Chs Brunet pendant qu'il fera les dits enduits. »

SOURCE : BAnQ, notaire G. Peltier, Marché entre Simon Barbeau et Charles Brunet, 27 février 1823, no 91

2

Une maison en pierre de deux étages à croupes située à Saint-Martin (Laval) et une maison en pierre de Charles Brunet déjà construite

Date : 14 juin 1824

Type d'entente : Échange de service entre Louis Laurain de la paroisse de Saint-Martin et Charles Brunet, maçon de la même paroisse

Description des travaux :

Charles Brunet s'oblige « à faire tous les ouvrages de maçonnerie qu'il convient de faire à une maison à deux étages » La maison mesurera 32 pieds de front par 28 de profondeur, 18 de hauteur hors terre...« il n'y aura point d'exhaussement c'est-à-dire quelle sera en croupe » (...)« il y aura trois cheminées ... il y aura de plus une fausse cheminée » (...) « les têtes des dites cheminées seront en pierre de taille et les cordons en seront de bois » (...) « Il sera posé dans chacune des trois cheminées susmentionnées un trou de tuyau en pierre de taille et les jambages et plates bandes des dites cheminées seront aussi en pierre de taille »

De son côté, Louis Laurain, réalisera les ouvrages de menuiserie sur la maison de Charles Brunet dans la paroisse de Sainte-Geneviève. Planchers, escaliers, portes et fenêtres, cloisons, corniches, tablettes, le comble sera en croupe, recouvrement, lucarne, etc.

Matériaux :

Louis Laurain fournit à Charles Brunet « pour tous les ouvrages susnommés les matériaux nécessaires comme pierres, la pierre de taille exceptée, mortier, échaffaudages ainsi que deux main d'œuvre. »

Main d'œuvre et nourriture :

« Charles Brunet aura commencé à travailler au quarré de la dite (maison) le printemps prochain, il ne pourra y employer journalièrement moins que deux compagnons maçons avec lui. » De son côté, Louis Laurain « sera encore tenu ainsi qu'il s'y oblige de nourrir le dit Charles Brunet ainsi que ses compagnons pendant tout le temps qu'il travaillera aux ouvrages ci-dessus – même pendant les journées de mauvais temps. » Pour les travaux de Louis Laurain, Charles Brunet s'oblige « de nourrir le dit Louis Laurain et ses hommes pendant qu'ils travailleront aux susdit ouvrages » de menuiserie.

Échéances :

Les fondations seront parachevées à la Toussaint 1824 et le reste le 15 août 1825

SOURCE : BAnQ, notaire G. Peltier, Marché entre Charles Brunet et Louis Laurain, 14 juin 1824

3

Une maison de pierre vendue étant la propriété de Charles Brunet. Il s'agit peut-être de la maison décrite dans l'acte précédent.

Date : 8 juillet 1827

Type d'entente :

Vente entre Charles Brunet, maçon de la paroisse Sainte-Geneviève, et Marie Lanthier sa femme et Eustache Rouleau, cultivateur de la paroisse de Sainte-Geneviève

Termes de l'acte de vente : Un emplacement d'un demi arpent de largeur sur un arpent de profondeur est vendu avec une maison en pierre construite sur le terrain vendu dans la paroisse de Sainte-Geneviève et avec « une écurie de bois avec la réserve par les dits vendeurs du droit d'enlever la petite maison de bois qui est construite sur le dit emplacement. » Charles Brunet louera l'emplacement pour sept ans.

Emplacement : Paroisse de Sainte-Geneviève, à proximité du chemin qui mène à la côte Saint-Charles. Les voisins sont Eustache Rouleau et François Brunet

Cet acte indique une maison en pierre. Est-ce la maison dont il est question dans le marché daté du 14 juin 1824?

SOURCE : BAnQ, Not. G. Peltier, Vente entre Charles Brunet et Marie Lanthier son épouse et Eustache Rouleau, 8 juillet 1827

4

Deux maisons en pierre construites par Charles Brunet pour Joseph Lalonde de la paroisse de Sainte-Anne

Date : 1^{er} avril 1828

Type d'entente : Marché de construction entre Charles Brunet, maçon de la paroisse de Sainte-Geneviève, et Joseph Lalonde cultivateur de la paroisse de Sainte-Anne

Description des travaux :

Charles Brunet s'engage à faire « tous les ouvrages de maçonnerie nécessaires à faire une maison de pierre que le dit Joseph Lalonde tient faire ériger en la dite paroisse de Ste Anne. **La dite maison a être faite pareille et de la même manière dans ses ouvertures cheminées murailles foyers et autres dépendances que celle que le dit Charles Brunet a déjà faite l'été dernier pour le dit Joseph Lalonde** mais elle aura un pied de moins sur la largeur que celle ci-dessus ».

Matériaux : Joseph Lalonde fournit tous les matériaux nécessaires : la « chaux déteinte » sauf la pierre de taille il nourrit l'entrepreneur et ses hommes pendant le temps qu'ils travailleront à la dite maison.

Main d'oeuvre

« Pour tous lesquels ouvrages le dit entrepreneur s'oblige de fournir la main d'œuvre nécessaire et la pierre de taille, laquelle pierre de taille le dit Joseph Lalonde sera tenu de charroyer de la demeure du dit entrepreneur jusqu'aux lieux de la bâtisse. »

Échéance : Les fondations seront terminées dans le cours de l'été prochain, les autres ouvrages : 15 juillet 1829.

SOURCE : BAnQ, Not. G. Peltier, Marché entre Charles Brunet et Joseph Lalonde, 1^{er} avril 1828, no 1213

5

Maison en pierre pour Louis Jobin, notaire. Lieu inconnu.

Date : 9 mai 1829

Type d'entente : Marché entre Charles Brunet, maçon de la paroisse de Sainte-Genève, et André Jobin, notaire de la ville de Montréal

Description des travaux : Une maison en pierre de 18 pieds de largeur sur 18 de profondeur et 9 pieds de hauteur « d'une pierre à l'autre avec une cheminée, la dite maison pignonnée en planches à joints quarré une tringle sur chaque joint, elle sera couverte en bardeaux quatre ouvertures dont trois chassis et une porte, la dite porte sera plaine et les dits chassis seront vitrés »etc....

Matériaux : Charles Brunet fournit tous les matériaux nécessaires, sauf le bardeau, clous pour la couverture, il aura droit de prendre la pierre qu'il lui faudra sur le susdit terrains tous les bois qui peuvent s'y trouver actuellement », etc

Échéance : La maison sera finie et achevée le 15 novembre prochain.

Paiement : Elle est payée le 16 novembre 1829 : 291 livres ancien cours.

SOURCE : BAnQ, Not. G. Peltier, Marché entre Charles Brunet et Ancre Jobin, 9 mai 1829, no 1421

6

Le presbytère de Sainte-Geneviève

Date : 17 septembre 1829

Type d'entente : Marché de construction entre Louis-Marie Lefebvre, prêtre curé de la paroisse de Sainte-Geneviève, et les marguilliers d'une part et Charles Brunet, maçon

Description des travaux : Le presbytère mesurera 51 pieds par 29 ½ pieds à l'intérieur.

Un mur de refend. Les pignons « **seront exhausés de vingt deux à vingt-quatre pouces au dessus de la couverture** ». Deux consoles de pierre taillée sur le devant sur chaque pignon plus un pot de fleur sur le devant. Deux consoles de pierre taillée mais unie sur le derrière. Sur le devant du presbytère la pierre sera bouchardée. Deux cheminées à chaque bout : une de 6 pieds et l'autre de 4. Un trou de tuyau en pierre de taille à chacune des cheminées. 22 ouvertures, en pierre de taille, 20 pour les fenêtres et 2 pour les portes. Un évier de pierre.

Matériaux : Messire Lefevre fournit sur les lieux tous les matériaux nécessaires.

Échéance : Charles Brunet commence mercredi prochain jusqu'à ce que les murs atteignent la hauteur des lambourdes, soit 7 pieds de hauteur hors terre pour l'automne. Le printemps suivant, dès que le temps le permettra, Charles Brunet reprend le travail qu'il continuera sans interruption pour qu'il soit terminé le 15 juillet suivant.

Paiement : Le 14 novembre 1829, Charles Brunet reçoit le paiement.

SOURCE : BAnQ, Not. G. Peltier, Marché entre Charles Brunet et Messire Lefebvre, 17 septembre 1829, no 1504

83



Nom : Presbytère de Sainte-Geneviève

Adresse : , boulevard Gouin Est

Date de construction : 1830

Arrondissement : Sainte-Geneviève-L'Île-Bizard

La pierre de date indique ce qui suit :

PRESBYTÈRE FAIT

PAR Mr CH BRUNET M m

Sr L M LEFEVRE Ptr curé

DE St GENEVIEVE

1830

7

Maison pour François Legault cultivateur de la côte Saint-Rémi

Date : 9 octobre 1831

Type d'entente : Marché de construction entre Charles Brunet, maçon de l'île Bizard, paroisse de Sainte-Geneviève, et François Legault, cultivateur de la côte Saint-Rémi de la paroisse de Sainte-Geneviève

Description des travaux : François Legault commande à Charles Brunet « tous les ouvrages de maçonnerie qu'il convient de faire à une maison de pierre qu'il veut faire ériger sur sa terre située en la dite côte St Rémy, de vingt huit pieds de profondeur sur trente quatre de largeur, faite à pignon de seize pieds d'une pierre à l'autre ». Quatre consoles de pierre de taille. Un évier de pierre de taille. Deux trouées de tuyaux de pierre de taille. Un foyer en pierre piquée. Les chapeaux des cheminées de pierre de taille.

Matériaux : François Legault fournit à l'entrepreneur sur les lieux tous les matériaux nécessaires pour la maçonnerie de la maison, sauf pour les pierres de taille qui seront fournies par Charles Brunet. Toutefois, François Legault est tenu d'aller les chercher chez Charles Brunet.

Main-d'œuvre et nourriture : À la charge de François Legault de fournir la main-d'œuvre et de nourrir l'entrepreneur et ses compagnons et apprentis pendant le temps qu'ils travailleront la maçonnerie

Échéance : Charles Brunet commence et continue le travail de la maison à l'automne de l'année prochaine, jusqu'aux lambourdes. Elle sera parachevée l'année suivante, soit 1833.

SOURCE : BAnQ, Not. J.B. Meloche, Marché entre Charles Brunet et François Legault, 9 octobre 1831, no 48

À ce nombre de maisons, il faut en ajouter onze autres qu'il faut attribuer à Charles Brunet. D'abord, cinq maisons sont identifiées à son nom dans le Répertoire d'architecture traditionnelle *Architecture rurale*. Dans ce livre, les auteurs considèrent que les « initiales C.B. appartiennent de toute évidence au maître-maçon Charles Brunet : celui-ci, qui construisit plusieurs maisons à Sainte-Geneviève, à l'île Bizard et dans le village de Senneville à cette époque, avait l'habitude de dater et de signer ses œuvres. »⁴ De plus, la recherche sur le territoire de l'ouest de l'île a permis d'obtenir un portrait plus complet de son œuvre. En effet, les visites sur le terrain, en particulier à Sainte-Geneviève et l'île Bizard, ont permis d'ajouter cinq autres maisons à ce corpus déjà imposant, soit que cette information est basée sur des pierres de date (4) ou sur des panneaux d'interprétation (2) installés devant les maisons. Toutes les maisons qui suivent sont l'œuvre du maçon Charles Brunet. Au nombre de 11, elles sont classées par ordre chronologique. (iii. 84 à 94)

Maisons construites par Charles Brunet (11) à partir des pierre de date et les sources secondaires (ordre chronologique)

84



Nom : Maison Boileau

Adresse : 733, chemin Cherrier Ouest (île Bizard)

Date de construction : 1821⁵

Source qui donne le nom de Charles

Brunet : *Architecture rurale* (CUM) : p. 242.

Arrondissement : Sainte-Geneviève–L'Île-Bizard.

Maison présumée à mur-pignon découvert.

85



Nom : Maison Isidore-Paquin

Adresse : 763, chemin Cherrier Ouest (île Bizard)

Date de construction : 1821

Source qui donne le nom de Charles

Brunet : *Architecture rurale* (CUM) : p. 336.

Arrondissement : Sainte-Geneviève–L'Île-Bizard

⁴ Communauté urbaine de Montréal, *Architecture rurale*, p. 289.

⁵ Le nom de l'entrepreneur inscrit dans le répertoire de la CUM est G. Brunet. Il s'agit sans doute d'une erreur. Il faut plutôt lire un C à la place du G. À Sainte-Geneviève, dans le recensement de 1825, il n'y a pas de prénom qui commence par G. avec un Brunet au nom.

86



Nom : Maison Lalonde

Adresse : 296, chemin Senneville

Date de construction : 1825

Sources qui donnent le nom de Charles

Brunet : *Architecture rurale* (CUM) : p. 288.

Une pierre de date indique *CB 1825*.

Municipalité : Senneville

87



Nom : -

Adresse : 16615, boulevard Gouin Ouest

Date de construction : vers 1830

Source qui donne le nom de Charles

Brunet : Le panneau d'interprétation installé devant cette maison.

Arrondissement : Sainte-Geneviève–L'Île-Bizard

88



Nom : Maison Joseph-Théorêt

Adresse : 40, rue Martel

Date de construction : 1831

Source qui donne le nom de Charles

Brunet : Le panneau d'interprétation installé devant cette maison.

Arrondissement : Sainte-Geneviève–L'Île-Bizard

Maison à mur-pignon découvert, présence de vestiges de consoles.

89



Nom : Maison François-Paquin

Adresse : 1645, chemin du Bord-du-Lac (île Bizard)

Date de construction : 1831

Source qui donne le nom de Charles

Brunet : La pierre de date porte les initiales et une date : *HL BR CB 1831*.

Arrondissement : Sainte-Geneviève–L'Île-Bizard

Maison à mur-pignon découvert, présence de vestiges de consoles.

90



Nom : Maison Brayer

Adresse : 1709, chemin du Bord-du-Lac (île Bizard)

Date de construction : 1833

Sources qui donnent le nom de Charles Brunet : *Architecture rurale* (CUM) : p. 245. Une pierre de date actuellement cachée indique *CB 1833*. (Communication du propriétaire, 2007)

Arrondissement : Sainte-Geneviève–L'Île-Bizard

Maison à mur-pignon découvert, présence de vestiges de consoles.

91



Nom : Maison Thomas-Brunet

Adresse : 187, chemin du Cap-Saint-Jacques

Date de construction : 1834

Source qui donne le nom de Charles Brunet : La pierre de date indique *CB 1834*. Le B est à l'envers. La CUM donne comme date vers 1835.

Arrondissement : Pierrefonds-Roxboro
Maison à mur-pignon découvert.

92



Nom : Maison Jacques-Poudret-dit-Lavigne

Adresse : 20752, boulevard Gouin Ouest

Date de construction : 1834

Sources qui donnent le nom de Charles Brunet : *Architecture rurale* (CUM) : p. 358. La pierre de date indique *CB 1834*. Le B est à l'envers.

Arrondissement : Pierrefonds-Roxboro
Maison à mur-pignon découvert, présence de vestiges de consoles.

93



Nom : Maison Eustache-Rouleau

Adresse : 294, chemin Senneville

Date de construction : 1836

Source qui donne le nom de Charles Brunet : La pierre de date indique *ER CB 1836*. Le panneau et le livre de la CUM indiquaient 1826.

Municipalité : Senneville

Maison à mur-pignon découvert, présence de vestiges de consoles.



Nom : Maison Toussaint-Legault-dit-Deslauriers

Adresse : 18395, boulevard Gouin Ouest

Date de construction : 1839

Source qui donne le nom de Charles

Brunet : La pierre de date indique CB 1839.

Arrondissement : Pierrefonds-Roxboro

Maisons construites par Charles Brunet (7) à partir des marchés de construction (ordre chronologique)

Le temps de construction

Les quelques marchés de construction répertoriés permettent de comprendre une partie du mode de fonctionnement de Charles Brunet. Ces quelques actes décrivent un temps de construction semblable. C'est ainsi que, dans un premier temps, les fondations sont terminées pour l'automne et qu'ensuite la maison est achevée l'année suivante. Bien qu'on ne puisse l'affirmer avec certitude, on peut émettre l'hypothèse que son activité de cultivateur, qu'il semble poursuivre parallèlement, l'oblige à retarder les délais dans la construction. À titre de comparaison, en 1813, Etienne Gagnon⁶, maître maçon du Sault-au-Récollet, construit une maison en pierre de deux étages dans le faubourg Saint-Laurent pour Louis Raymond Plessis Bélaire. Son contrat est signé en avril de cette année et le travail de maçonnerie est terminé à la fin du mois de juillet soit quelques mois après le marché de construction.

Des échanges de service

Au début de sa carrière, Charles Brunet fait notarié deux échanges de service qu'il fait avec d'autres artisans de la construction. En 1823, le maçon s'engage à faire pour Simon Barbeau (il est menuisier dans la paroisse de Sainte-Geneviève) « les enduits du second étage de la maison qu'il occupe actuellement (...) et (...) de l'atter avant de faire les dits enduits »⁷. En échange, le menuisier s'engage à faire sept châssis, de les ferrer et de les poser sur une maison que Charles Brunet veut construire.

L'année suivante, un autre contrat de ce type engage Charles Brunet à un autre menuisier : Louis Laurain de Saint-Martin. Charles Brunet construira une maison de pierre de 32 pieds par 28 pieds dans la paroisse de Saint-Martin. En échange, Louis Laurain fera les ouvrages de menuiserie à la maison du maçon : les planchers en madriers

⁶ Étienne Gagnon a également construit une maison en pierre en 1808 à Sainte-Geneviève (21285, boulevard Gouin Ouest) (III.). Aucun marché n'a été trouvé pour cette maison.

⁷ BAnQ, Not. G. Peltier, Marché entre Simon Barbeau et Charles Brunet, 27 février 1823, no 91

embouvetés, les cloisons, les portes, les plinthes et appuis de chaises, deux escaliers, des « chassis ». Ces deux actes sont-ils l'exception? Il est possible. Dans les années qui suivent, les contrats normaux de construction iront en s'amplifiant et ne laisseront plus place à des échanges de services.

Le mode constructif du maçon Charles Brunet

L'observation des bâtiments et l'analyse des marchés notariés permettent d'établir que Charles Brunet construit généralement ses maisons avec des murs-pignons découverts. Les maisons construites avec cette caractéristique ou ayant été modifiées sont nombreuses (au moins huit). De plus, les mentions des consoles dans les marchés de construction indiquent bien ce mode de construction. Dans le cas du presbytère de Sainte-Geneviève, le marché est plus précis. Il stipule clairement que « les pignons seront exhaussés de vingt deux à vingt quatre pouces au dessus de la couverture »⁸. De plus, un évier en pierre de taille (mentionné dans les marchés et présent encore dans plusieurs maisons) et la pierre de date de construction caractérisent généralement ces maisons en pierre de dimensions diverses que Charles Brunet construit.

Certaines des maisons qui subsistent comptent encore des vestiges de consoles (8), parfois à peine visibles. Une autre construction, le presbytère de Sainte-Geneviève, a complètement perdu cette caractéristique. Une analyse plus fine de ces maisons existantes permettrait d'en connaître davantage sur le mode constructif de ce maçon et de savoir s'il n'y a pas d'autres maisons qu'il a construites à mur-pignon découvert comme cela semble sa pratique.

Charles Brunet est maçon. Il donne à contrat les travaux de pierre de taille à un artisan plus spécialisé. C'est du moins ce qui ressort d'un marché entre Pierre Lamothe, maçon de la paroisse de Sainte-Rose, et Charles Brunet. C'est Lamothe qui réalise tous les ouvrages de pierre de taille pour le presbytère de Sainte-Geneviève. Il s'agit de deux consoles sculptées, des chapeaux de cheminées et leur cordon, deux trous de tuyau, les jambages et les plates-bandes des cheminées, les cadres des deux portes et des vingt fenêtres, les appuis des fenêtres «sortiront des murs», la chaîne d'angle, huit porte dalles. Afin de réaliser ces travaux, Charles Brunet s'engage à fournir un atelier à Pierre Lamothe, à le nourrir et le loger. Cet exemple permet d'éclairer quelque peu les liens entre les ouvriers de la construction au début du XIX^e siècle.

La construction du presbytère de Sainte-Geneviève

En 1829, au moment où Charles Brunet obtient le contrat pour construire le presbytère de la paroisse de Sainte-Geneviève, il a déjà construit une dizaine de maisons dans l'ouest de l'île. On connaît son mode constructif : le presbytère sera construit à mur-pignon découvert.

⁸ BAnQ, Not.G. Peltier, Marché entre Charles Brunet et Messire Lefebvre, 17 septembre 1829, no 1504

Dans les sociétés rurales, le presbytère est au centre de la paroisse, il appartient aux paroissiens. C'est un bâtiment de référence important.

...à chaque fois que l'on élève un nouveau presbytère, on s'efforce de le bien construire, de le faire solide et durable, de le doter des principaux attributs d'une bonne maison, de l'orner avec soin aussi puisqu'il y va de l'image publique et des deniers de toute la paroisse. Le presbytère acquiert alors une valeur symbolique particulière : il fait figure de maison idéale, il devient une référence esthétique dans son milieu.⁹

Ce contrat est sans doute très important pour Charles Brunet et lui donne une notoriété sans précédent. Par la suite, de 1830 à 1835, il construira sept maisons et on est certain que six d'entre elles seront construites de la même manière.

Les pierres de date

Les pierres de date ont été les éléments déterminants pour attribuer la construction de plusieurs maisons à Charles Brunet. Normalement, elles sont situées au-dessus de la porte d'entrée principale. Les exceptions nous laissent croire que la porte d'entrée a pu être changée de place (maison Thomas-Brunet et maison Jacques-Poudret-dit-Lavigne toutes deux de 1834). La facture de ces pierres est différente l'une de l'autre, autant par leurs dimensions, leurs formes, leur dessin et leur organisation. Bref, elles sont loin d'être homogènes. (iii. 95 à 100)



95
Pierre de date
contenant une longue
inscription placée sur le
presbytère de Sainte-
Geneviève.

⁹ Paul-Louis Martin. *À la façon du temps présent. Trois siècles d'architecture populaire au Québec*, p. 82.



96
Pierre de date indique
CB et 1825

296, chemin Senneville



97
La pierre de date
indique clairement
CB et 1836. Le livre
Architecture rurale et
une plaque devant
la maison indique
pourtant 1826 .

294, chemin Senneville



98
Pierre de date indique
CB et probablement
1839.

18395, boulevard Gouin Ouest

On sait que Charles Brunet est illettré. Tous les actes où il est présent disent qu'il ne sait pas signer. Les lettres et dates inscrites sur les pierres indiquent que le tailleur de la pierre de date maîtrise mal l'écriture. Deux pierres de date contiennent des lettres inversées, le B. Il s'agit de maisons construites en 1834 pour Thomas Brunet et Jacques Poudret dit Lavigne



99
La pierre de date indique CB avec un B à l'envers et 1834. Elle est actuellement à l'arrière de la maison.

20752, boulevard Guoin Ouest



100
La pierre de date en façade de la maison Thomas-Brunet indique CB avec un B à l'envers et 1834.

187, chemin du Cap Saint-Jacques

Contrairement aux autres, la pierre de date du presbytère de Sainte-Geneviève est particulièrement soignée : qualité de la calligraphie, texte complet, régularité du texte (III. 95). Cette constatation permet de penser que Charles Brunet a fait appel à un tailleur de pierre différent pour graver les inscriptions sur cette pierre de date. Certains maîtrisent mieux que d'autres le ciselage de la pierre.

Le corpus de maisons construites par Charles Brunet

Il semble que Charles Brunet construise surtout des maisons de ferme pour des cultivateurs. Toutefois, il y a des exceptions. Il construit une maison pour le charpentier Louis Laurin de Saint-Martin (1824), le notaire André Jobin à Montréal (1829) et la Fabrique de Sainte-Geneviève (1830).

Généralement, il est extrêmement difficile de connaître le nom du constructeur d'une maison rurale. Il reste anonyme. Charles Brunet est une exception de taille. Bien qu'illettré, il signe généralement ses maisons, initiales et date de construction, sur une pierre de date qu'il installe au-dessus de la porte d'entrée principale. Ces informations concernant la date et le constructeur sont essentielles, mais très souvent difficiles à trouver dans les documents écrits.

* * *

On savait déjà que Charles Brunet avait construit quelques maisons. Les documents supplémentaires consultés permettent maintenant d'établir l'ampleur de son oeuvre, surtout dans l'ouest de l'île de Montréal et sur l'île Bizard où il a construit la majorité des maisons de pierre encore debout aujourd'hui. Il fait partie des maçons-cultivateurs qui sont encore mal connus. Grâce à Charles Brunet, cette étude permet au moins de lever le voile sur quelques aspects d'un tel personnage.

Grâce aux sources documentaire et architecturale, nous avons pu constater que le nombre de maisons en pierre dont la construction pouvait être attribuée à Charles Brunet s'élève à 18. C'est là un nombre imposant, surtout si l'on pense que certaines de ses maisons ont été démolies, n'ont pas fait l'objet d'un marché de construction ou encore qu'elles subsistent toujours sans que leur pierre de date ne soit visible, rendant ainsi leur attribution impossible. Pour ce type de maison, il est généralement très difficile de connaître le nom du constructeur, celui-ci restant la plupart du temps anonyme.

Ce nombre important de bâtiments dans le domaine de la maison vernaculaire en pierre permet, pour l'instant, d'identifier Charles Brunet comme étant le maçon connu le plus prolifique sur l'île de Montréal et l'île Bizard à cette époque. On peut ainsi pour la première fois attribuer un aussi grand nombre de maisons à un seul entrepreneur pour la construction d'un type de bâtiment : la maison vernaculaire en pierre. À titre d'exemple, pour l'ensemble des maisons recensées dans le livre *Architecture rurale* qui compte plus de cent maisons s'échelonnant de la fin du XVII^e siècle au début du XX^e siècle, on ne connaît que 21 constructeurs, soit des maçons ou des charpentiers.

Charles Brunet a accompli une oeuvre architecturale importante et son oeuvre, quoiqu'altérée, marque encore le paysage constructif vernaculaire avec une dizaine de maisons toujours debout dans l'ouest de l'île de Montréal. Son oeuvre témoigne du mode constructif du début du XIX^e siècle en zone rurale. Elle témoigne de l'importance accordée à l'harmonie par la symétrie dans le domaine de la construction.

La maison Thomas-Brunet est une des oeuvres de Charles Brunet. Ce type d'habitation, alors courant au début du XIX^e siècle, est pratiquement disparu du paysage montréalais. Soit que ces maisons ont été démolies, ou encore modifiées de telle sorte qu'elles sont devenues méconnaissables. Leur monumentalité et leur symétrie témoignent de l'image que les gens à l'aise de cette époque se faisaient d'une résidence. Cette maison demeure le seul témoin du mode constructif d'une maison rurale à mur-pignon découvert réalisée par Charles Brunet, un des maçons les plus prolifique connu sur l'île de Montréal et l'île Bizard. Cette maison de Charles Brunet possède en plus de ses murs-pignons découverts, la double cheminée, éléments les plus importants de sa volumétrie.



Bibliographie

Sources manuscrites

BAnQ. *Actes notariés*

VM-GDA. *Rôle d'évaluation*

VM-SMVTP-BPTE. *Dossier de recherche*

Sources iconographiques

VM-GDA. *Cartes et plans*

Sources imprimés

ARKÉOS. *Étude de potentiel archéologique du parc-nature Cap-Saint-Jacques*. Montréal, Rapport déposé à la Direction des parcs et de la nature en Ville et au Service de la mise en valeur du territoire et du patrimoine, 2007.

COMMISSION DES BIENS CULTURELS. *Les chemins de la mémoire. Monuments et sites historiques du Québec, Tome II*, Québec, Les Publications du Québec, 1991.

COMMUNAUTÉ URBAINE DE MONTRÉAL. *Répertoire d'architecture traditionnelle sur le territoire de la Communauté urbaine de Montréal. Architecture rurale*, Montréal, Communauté urbaine de Montréal, Service de la planification du territoire, 1986.

DEMETER, Lazlo, dir. *Relevé et évaluation sommaire des anciennes maisons en vue de les classer « monuments historiques »*, (La maison Basile-Routhier), Ministère des Affaires Culturelles de la Province de Québec. Direction des monuments historiques, juillet 1972.

D'IBERVILLE-MOREAU, Luc. *Lost Montreal*, Toronto, Oxford University Press Canada, 1975.

GAUTHIER, Joseph-Stany. *La maison bretonne*, Chateaulin, Éditions d'art Jos Le Doaré, 1961.

GAUTHIER, Joseph-Stany. *Les maisons paysannes des vieilles provinces de France*,

Paris, Éditions Charles Massin et Cie, [1944].

GAUTHIER-LAROUCHE, Georges. *Évolution de la maison rurale traditionnelle dans la région de Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974.

Glossaire des termes de construction / A Glossary of House-Building Terms, Société centrale d'hypothèque et de logement / Central Mortgage and Housing Corporation, s.d.

LABASTROU, Éliane. *Histoire de l'île Bizard*, Ile Bizard, Corporation de la municipalité de Saint-Raphael de l'île Bizard, 1976.

LAFRAMBOISE, Yves. *L'architecture traditionnelle au Québec. La maison aux 17^e et 18^e siècles*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1975.

LAFRAMBOISE, Yves. « Quelques influences étrangères sur les toits au XIX^e siècle », dans Jean-Claude DUPONT dir., *Habitation rurale au Québec*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 1978.

LAFRAMBOISE, Yves. *De la colonie française au XX^e siècle. La maison au Québec*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2001.

LENCLOS, Jean-Philippe et Dominique LENCLOS. *Couleurs de l'Europe. Géographie de la couleur*, Paris, Le Moniteur, 2003.

LÉONIDOFF, Georges-Pierre. « Les maisons » dans *Atlas historique du Canada. I. Des origines à 1800*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1987.

LESSARD, Michel et Huguette MARQUIS. *Encyclopédie de la maison québécoise. 3 siècles d'habitations*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1972.

LESSARD, Michel et Gilles VILLANDRÉ. *La maison traditionnelle au Québec*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1974.

LOCAS, Marc. *La « côte Sainte-Geneviève... ses quatre saisons*», Montréal, 1990.

LOCAS, Marc. « *Sainte-Geneviève* » ... cent ans plus tard 1900-2000, Montréal, 1999.

LOCAS, Marc. *Communication écrite* en date du 16 octobre 2007.

MARSAN, Jean-Claude. *Montréal en évolution. Historique du développement de l'architecture et de l'environnement montréalais*, Montréal, Fides, 1974.

MARTIN, Paul-Louis. *A la façon du temps présent. Trois siècles d'architecture populaire au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1999.

MORISSET, Gérard. *L'architecture en Nouvelle-France*, Québec, Éditions du Pélican, 1980 (Copie de l'édition de 1949).

MOUSSETTE, Marcel. *Le chauffage domestique au Canada des origines à l'industrialisation*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1983.

OUELLET, Jennifer. *Inventaire des anciennes maisons de ferme de l'île de Montréal et de l'île Bizard*, Montréal, Ville de Montréal, Service de la mise en valeur du territoire et du patrimoine, Bureau du patrimoine, de la toponymie et de l'expertise, juin 2007.

PÉROUSE DE MONTCLOS, Jean-Marie. *Architecture. Méthode et vocabulaire*, Paris, MONUM, Édition du patrimoine, 2004.

ROY, Pierre-Georges. *Vieux manoirs vieilles maisons*, Québec, Québec, Commission des monuments historiques de la province de Québec, 1927.

SÉGUIN, Robert-Lionel. *La maison en Nouvelle-France*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1968.

STEWART, Alan et Valérie D'AMOUR. *Analyse de la valeur patrimoniale de la maison Jacques Richer dit Louveteau. 163, chemin du Cap-Saint-Jacques. Parc du Cap Saint-Jacques. Arrondissement Pierrefonds-Roxboro*, Ville de Montréal, Service de la mise en valeur du territoire et du patrimoine, Bureau du patrimoine, de la toponymie et de l'expertise, 2008.

STEWART, Alan et Valérie D'AMOUR. *Caractéristiques architecturales des maisons urbaines façon Nouvelle-France*, Montréal, Ville de Montréal, Service de la mise en valeur du territoire et du patrimoine, Bureau du patrimoine, de la toponymie et de l'expertise, 2007.

TRAQUAIR, Ramsay. *The Old Architecture of Quebec*, Toronto, The Macmillan Company of Canada Limited, 1947 (reproduction de l'édition de 1947 produite par l'Université McGill en 1996).

En ligne

<http://cac.mcgill.ca>

<http://www.banq.qc.ca>

<http://www.mccord-museum.qc.ca>

<http://www.registrefoncier.gouv.qc.ca>

<http://www.vieux.montreal.qc.ca>